

DEUM TĪMĒ

Robert CARON

DEUM TĪMĒ

Étude hermétique
du
Jugement dernier
de
Rogier
van der Weyden

ÉDITIONS LES TROIS *℞*

L'ÉDITION ORIGINALE

de cet ouvrage imprimé sur
CXXÉ MXXXE CXXXT

a été tirée à
XXX EXEMPLAIRES
numérotés de 1 à xxx
et
XX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
marqués HC

Exemplaire

© 2022 ÉDITIONS LES TROIS \mathcal{R}
www.les3r.fr

ISBN 9xx-2-9111xx-xx-x

Avant-propos

Le sujet que nous traitons est d'une actualité brûlante en rapport avec la crise sanitaire que nous vivons. Depuis la nuit des temps, l'homme est confronté aux épidémies et à la pauvreté. La mort étendant son spectre sur les vivants. Notre vie débute avec le franchissement de la porte maternelle qui nous plonge dans ce monde terrestre, nous conduisant inéluctablement vers la maladie et la mort.

Depuis toujours des âmes charitables ont essayé de soulager leurs prochains.

Comme exemple, nous avons Marguerite de Bourgogne, comtesse de Tonnerre et veuve du frère de Saint Louis, qui fonda en 1293 l'hôpital Notre-Dame des Fontenilles dans la ville de Tonnerre, pour les indigents, les femmes enceintes... La grande salle des pauvres avait une contenance de quarante lits. Elle était prolongée d'un chœur et de deux chapelles. Le chœur était consacré à la Sainte Vierge. C'est là que reposait Marguerite de Bourgogne dans un tombeau de bronze qui fut détruit à la Révolution française. Nous ignorons son décor, mais il servira d'inspiration pour le couple Rolin.

Quelques siècles plus tard, en Espagne à Séville, un autre bienfaiteur pour les pauvres, Miguel de Mañara, fondera, à l'emplacement de l'ancien ermitage sous l'invocation de saint Georges, l'hôpital de la Santa Caridad. Il fut érigé par l'architecte Bernardo Simón de Pineda entre 1661 et 1664, avec sur la porte d'entrée cette inscription : « Casa de pobres y escala del

cielo », c'est-à-dire « Maison des pauvres et échelle du ciel ». Il avait une contenance de cinquante lits. Sur le patio, l'inscription du fondateur :

« Cette maison durera aussi longtemps que l'on y craindra Dieu et que l'on y servira les pauvres de Jésus-Christ. Quiconque entre ici doit laisser à la porte l'avarice et l'orgueil. »

Dans le vestibule de la chapelle se trouvent les deux fameuses peintures de Valdés Leal appelées en Espagne *Los Jeroglíficos de nuestras postrimerías*, les hiéroglyphes de notre fin dernière. Sur la toile portant l'inscription « FINIS GLORIÆ MUNDI » comme sur le retable de Beaune nous avons une balance exprimant le Jugement dernier.

Pour les Anciens, la course du soleil se couchant à l'Ouest et renaissant à l'Est exprimait le voyage de l'âme avec l'espérance de la résurrection à venir. Chez les Égyptiens, la pesée de l'âme est fondamentale. Sur un plateau nous avons le cœur du défunt, et sur l'autre la plume de la déesse Maât. Un cœur chargé de péchés fera pencher la balance du mauvais côté et sera détruit par la Dévorante symbolisant l'enfer. C'est l'équivalent de la pesée du retable où la plume de Maât représente l'âme vertueuse et le cœur souillé les damnés. En s'appuyant sur le chapitre VI de l'*Énéide* de Virgile, la plupart des âmes n'étant encore pas dignes des champs Élysées sont renvoyées sur terre dans le cadre de la réincarnation pour continuer leur purification.

Pour les chrétiens, le cimetière consacré permet aux âmes d'attendre le Jugement dernier et elles ne passent plus par la réincarnation depuis Origène.

Il y a donc deux jugements, l'individuel et le collectif, ou un seul. La question reste posée. Un jugement individuel après la mort immédiate, et un jugement collectif où les âmes revêtent leur corps de gloire à l'image du Christ lors de la transfiguration sur le mont Thabor, tel qu'il est représenté à l'église de Chaource dans la chapelle du Paradis.

(27 juillet 2020)

Introduction

Fulcanelli, dans son *Mystère des Cathédrales*, attire plusieurs fois l'attention sur l'Hospice de Beaune. À la section huitième de son introduction consacrée aux Vierges noires, il cite Charles Bigarne, auteur de *Considérations sur le culte d'Isis chez les Éduens* (Beaune, 1862), lequel nous apprend qu'on vénérât Isis à Beaune sur le coteau à l'occident de la ville, dans un bois sacré qui a donné son nom à la rivière Bouzaise, au petit village de Bouze ou Bosa. On pense à Busiris et au culte d'Isis. Dans *Les Demeures philosophales* il cite de nouveau Beaune.

Plus tard en 1962, son disciple Eugène Canseliet publiera dans la revue *Atlantis* un article intitulé « L'Étoile des Mages » où il analyse la tapisserie de l'Hôtel-Dieu de Beaune.

Enfin, Coia-Gatie dans sa *Chevalerie errante* poursuivra l'exégèse et analysera en partie *Le Jugement dernier* de Rogier van der Weyden.

Nous nous sommes rendu plusieurs fois en Bourgogne pour étudier à notre tour ce patrimoine unique au monde. Et notre dernier séjour nous a fait comprendre l'œuvre admirable de Charité de ce couple épris de Dieu, voulant venir en aide aux plus déshérités mais aussi enseigner aux pèlerins de l'absolu les arcanes du Grand Œuvre. Le duc Philippe le Bon avait institué l'ordre de la Toison d'or, mais Nicolas Rolin ne pouvait pas y prétendre car il n'était pas d'origine noble ; aussi il le fera chevalier pour le récompenser de ses loyaux services.

En tout cas une visite s'impose. Je limiterai mon analyse à la salle des pauvres, sa chapelle et son décorum détruit par le vandalisme révolutionnaire, également des statuettes, quelques tapisseries et le vitrail du XIX^e siècle. Nous avons donc un macrocosme, l'architecture, et un microcosme, les œuvres solidaires, formant un tout indissociable.

C'est « le quatre du mois d'août, en l'an du Seigneur 1443 » que Nicolas Rolin et son épouse Guigone de Salins fondèrent l'hospice. Voici leur profession de foi citée par l'abbé Étienne Bavard :

« Je promets au Dieu tout puissant, à la bienheureuse Marie et à saint Antoine de faire construire cet hôpital dans des proportions et sur un plan digne de sa destination, à mes frais ; de le munir de lits garnis, propres à recevoir les pauvres de Jésus-Christ, de le pourvoir du mobilier nécessaire, de fournir sa chapelle de vêtements sacerdotaux, de livres, de calices et d'autres ornements. »

Dans un premier temps, il sera nommé l'hospice Saint-Antoine, puis Saint-Jean-Baptiste.

*On peut dire que cet édifice sera
le Grand Œuvre de
ses fondateurs.*



P H O T O
heurtoir

LE HEURTOIR

Mais avant de pénétrer dans la grande salle des pauvres, dirigeons-nous dans la cour en direction de la droite. Nous avons devant nous une magnifique porte avec un heurtoir. Une porte fermée, en latin *porta clausa*, un des noms de la Vierge Marie. Eugène Canseliet, dans ses commentaires des *Douze clefs de la philosophie*, nous précise :

« Il faut ouvrir la terre afin d'en faire jaillir la vie avec l'eau. Ainsi avons-nous immédiatement interprété, au couvent de Cimiez, dans la sacristie, l'un des emblèmes qui s'y montrent plus soignés qu'au premier étage et dans la chapelle. C'est une porte fermée que surmonte la devise : *Non aperietur*, ELLE NE SERA PAS OUVERTE.

Dans les litanies de l'Immaculée Conception, l'Église donne à la Vierge les épithètes de *Porte close d'Ézéchiel*, de *Porte de l'Orient* et de *Porte du ciel*. C'est sous l'aspect d'une *porte fermée* que Marie est parfois représentée dans l'iconographie médiévale, comme on peut le voir sur le soubassement de la jouée A, aux stalles du chœur d'Amiens. »

Bien sûr, *porta* joue avec *parta* ou *vulva* ; *parta ovis*, une brebis mère.

La base du heurtoir est entourée par un soleil dextrogyre. En vieux français : *hurteor*, de la racine *hurt* signifiant bélier. Le soleil dans le signe du Bélier annonçant le printemps.

Chez les Romains, *aries* était une machine de guerre pour enfoncer les portes et ouvrir des brèches dans les murailles. Heurter se dit en grec Κρῶω, et Κρουνός, c'est faire jaillir une source ; le verbe Κόπτω : heurter, frapper et forger.

Sur le heurtoir nous avons un orvet s'apprêtant à avaler un taon. Orvet se disait aussi orvert. André Breton disait : « Je cherche l'or du temps ». C'est le règne de Saturne, l'âge d'or qui doit revenir. Saturne vert ou le dissolvant des sages qui est la base des hermétistes dans leurs travaux. Orvet se dit en latin *cæcilia*, l'aveugle, le fameux serpent de verre qui se trouve dans les fentes du cap de Bonne-Espérance. Le temps est aveugle et nous ne savons rien de notre avenir, ce qui devrait nous rendre plus modeste. Au-dessus du heurtoir sont représentés des trèfles symbolisant pour les chrétiens la Trinité.

Mais Grasset d'Orcet propose une analyse plus pertinente.

« [...] Leur déesse se nommait Chloris, en latin Flore, déesse des herbages. Elle était fille d'Amphion le Magnifique, ou Teutatès, et épouse de Nelée l'Impitoyable, ou la Mort. Sa fête coïncidait avec le solstice d'été, époque de la coupe des foins et du fauchage des blés. [...] À titre de déesse de l'oisiveté, elle se nommait *Argine*, notre reine de trèfle. »

L'oisiveté se dit Αργία en grec. *Argine*, anagramme de *Regina*, la reine de la Quinte. La Bourgogne appartenait à la Quinte et Nicolas Rolin le fait savoir.

Évidemment, on pense aussi à la porte de la demeure de Monsieur d'Astarac dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque* d'Anatole France : « Ce mur était percé d'une petite porte verte dont le marteau représentait une figure horrible, un doigt sur la bouche. » La couleur rappelle l'orvert, et le message indique qu'il faut se taire pour préserver le secret. La propriété aboutit sur les marécages de la Seine, le fleuve *noir*, la rivière infernale...

LA GRAND'CHAMBRE DES POVRES

Tout d'abord, il est indispensable de s'attarder sur le mot *pauvre* et sur ce qu'il véhicule. En Alchimie, *la voie du pauvre est la voie sèche*. Nous savons grâce à Fulcanelli que souvent, dans la représentation des labyrinthes, il y avait trois voies dont une absolument droite conduisait directement à la chambre médiane où Thésée tue le Minotaure. Cette voie traduit la voie courte. Elle est surnommée la voie du pauvre. Sur le retable, tous les personnages ont les pieds nus. Si on applique l'enseignement de Grasset d'Orcet, nous pouvons écrire en vieux français *pié-nu* pour Πενία, la pauvreté, en latin : *pauperia*. Dans le *Banquet* de Platon, Pénia s'accouple avec Poros pour engendrer Éros, le périssable, passant de la vie à la mort et de la mort à la vie, d'où MORT-AMOUR s'égalent.

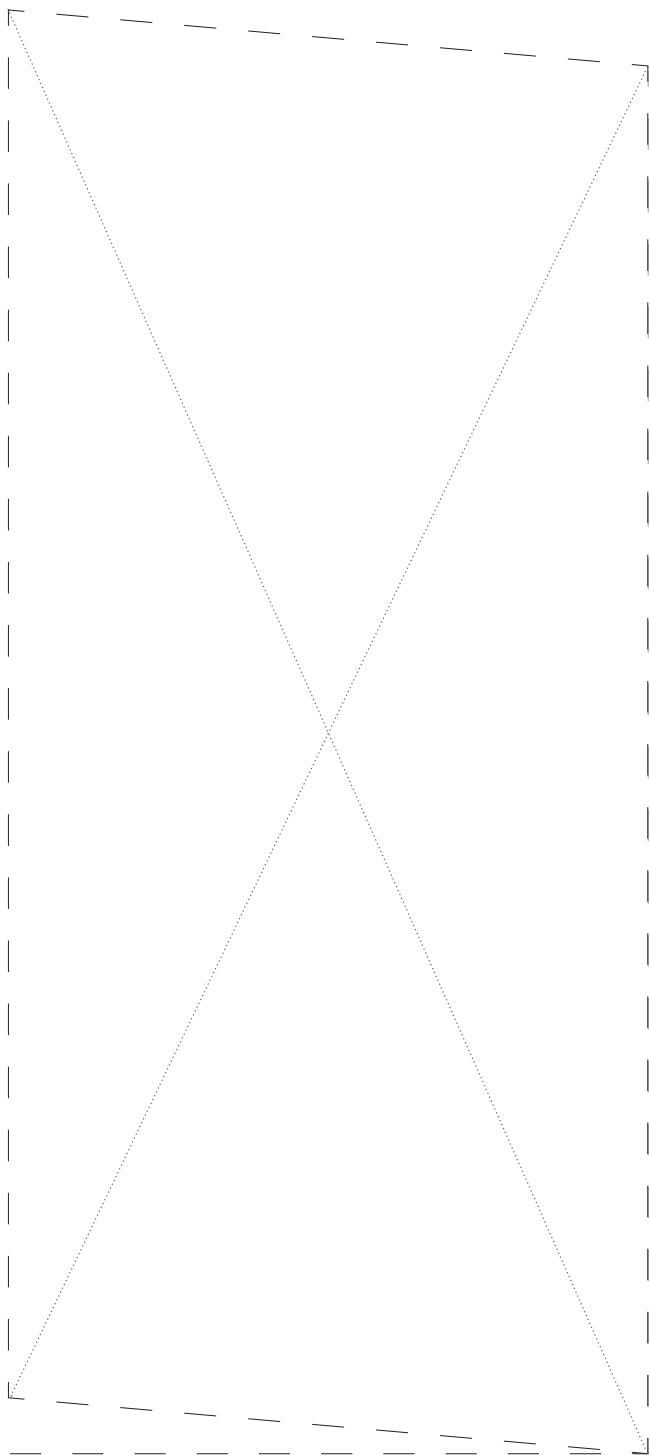
L'Amour est fondement de toute quête.

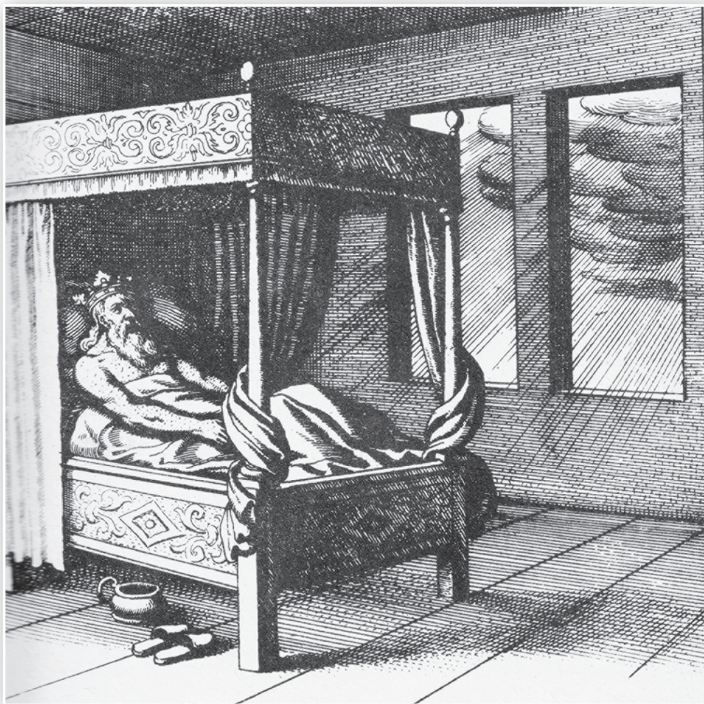
Mais il existe un autre mot grec, Εηρός, signifiant *pauvre, sec, inculte, aride, désert*. Εηρά, *la terre desséchée* et aussi *rien et zéro*, selon l'abbé Espagnolle. Évidemment, nous avons comme modèle Antoine l'ermite, le solitaire du désert, le pauvre par excellence qui a suivi la parole du Christ et vendu tous ses biens. Les pauvres, du latin *pauperes*, peuvent se lire *puppis heres*, les héritiers du navire, ou plus simplement Argo-

P H O T O
tête de dragon

*La grande salle des pauvres
a pour plafond une nef renversée,
symbole du voyage des âmes.
Cette carène est soutenue
par des entrails à tête de dragon.*

PHOTO
CONTRECOLLÉE
salle des pauvres





*Ici le Père est couvert
d'une très forte sueur. D'où découle
la véritable Teinture.*

nautes. Un pauvre n'a rien, mais *en rien gist tout*. Ce sont les propos de Rodolphe Salis, baron de Naintré :

« Qu'est-ce que Montmartre ?

Rien ! Que doit-il être ?

Tout !

Donc Montjoye-Montmartre !!!

Et Honny soit qui mal y pense* ! »

[* Devise de l'ordre de la Jarretière, *the Garter*.]

Autrefois, toute la famille de Béthanie était représentée en statuaire dans la salle à la méditation des malades. *Bethania* en hébreu signifie *Maison d'affliction* ou *de pauvreté*.

On retrouve le même sens en grec : Βαίτη-avia, *maison de douleur, de tristesse* ou *de deuil*. En définitive, le pauvre est donc une terre altérée qui a soif de Dieu.

Par la volonté de Nicolas Rolin et son épouse, la salle a été pourvue de trente lits. Quinze de chaque côté. Dans son *Icographie chrétienne*, Augustin Crosnier nous indique que le nombre trente symbolise l'équilibre parfait selon la doctrine pythagoricienne. Pour cette raison, l'ordre de la Toison d'or, à sa création, ne comportera que trente chevaliers.

Quant au nombre quinze, comme l'enseigne Eugène Canseliet, c'est « l'invariable fraction de l'adjuvant salin », nous dit le Maître dans son article sur « Le talisman de Marly-le-Roi » à propos du carré magique de Saturne. C'est aussi le nombre de la résurrection spirituelle et les quinze mystères de la Vierge.

Les trente lits de la salle sont des lits à baldaquin avec des tentures rouges (*tenture* pour *teinture*). Il existe des planches alchimiques représentant un homme malade très âgé reposant dans un lit à baldaquin, notamment dans le *Traité de la pierre philosophale* de Lambsprinck. Il s'agit de la planche quatorze. Le vieillard représente Saturne allongé dans son lit et suant de fièvre. Au pied du lit, un vase de nuit et une paire de chaussons. Les tentures sont ouvertes afin qu'il puisse recevoir la pluie divine pour le guérir.

En vieux français, urine se disait *orine*, du grec Ούρον pour Αύρον. Urinal pourra se lire Αύρον-Άλσ, le *sel d'or*.

Le chausson, en latin *solea* et Αρτήρ en grec.

Cette grande salle a pour plafond une nef renversée, symbole du voyage des âmes. Cette carène est soutenue par des entrails à têtes de dragon.

Sur chaque traverse, la devise « SEULE ÉTOILE » entourant un rameau verdoyant, répétée six fois.

On pense immédiatement à la Sibylle de Cumes portant le *ramus viridans* ou *ramus aureus* permettant à Enée de pénétrer aux enfers pour consulter son père Anchise.

Ce mot *dragon* est de la même famille que Δρακέα, les *yeux*, racine de δέркоμαι, *voir, regarder*. Le dragon a la vue perçante et lance des regards de feu. Il ne dort jamais et son nom signifie aussi *surveillant*.

Il est à remarquer que l'assemblage de la nef renversée et du dragon donne le mot *drakkar*. Ce vaisseau devient à la mort du chef viking son cercueil pour son voyage dans l'au-delà. La déesse Isis au retour du printemps préside à la navigation.

LA VIERGE NOIRE

La Vierge noire de Rocamadour protège les navigateurs. Dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, il est dit que « la nef Argo est notre mère nous portant dans son ventre ». Et dans son remarquable article sur la Toison, Eugène Canseliet nous éclaire en nous précisant que le vaisseau des Argonautes est construit en chêne et qu'il était rond. C'est le sceau des Templiers appelé la *boule*, le chêne creux, le petit monde. Comme d'habitude, le maître ouvre une piste mais se garde bien de poursuivre afin que chacun fournisse les efforts nécessaires pour acquérir cette science.

En définitive, cette carène renversée représente le firmament, la voûte étoilée. C'est la déesse égyptienne Nout peinte sur les sarcophages.

Nous arrivons maintenant à la chapelle qui en est le sanctuaire. L'abbé Bavard nous dit qu'au temps du chancelier se trouvaient trois autels placés au fond de l'édifice sur la même ligne : « Le principal est en marbre ». Il est entouré de quatre colonnes de cuivre qui ont l'éclat de l'or et qui portent chacune un ange et vingt-quatre chandeliers ; et il a pour retable le fameux *Jugement dernier*.

En blason, *chef-retable* traduit le mot *charitable*, à l'image des donateurs. Les vingt-quatre chandeliers évoquent les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

Dans son *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, l'abbé Martigny consacre un long article à la définition de l'*autel*.

Du latin *altare*, « *ab altitudine nominatur, quasi alta ara* », autel élevé en hauteur. Le jeu de mots *ara-aries* est connu. « On trouve tantôt *altare*, tantôt *mensa sacra*, *mensa mystica*, *tremenda mensa* : table sacrée, table mystique, table redoutable. »

L'autel doit être en pierre. Siméon de Thessalonique donne l'explication suivante :

« L'autel est de pierre, parce qu'il rappelle le Christ qui, lui aussi, est appelé pierre, en tant qu'il est notre fondement, et le chef de l'angle, et la pierre angulaire : et parce que le rocher qui autrefois désaltéra les Israélites était la figure de cette table. »

On embellissait les autels avec des fleurs à la saison printanière. C'est la pierre fleurie des hermétistes. C'est aussi la pierre-oreiller du songe de Jacob.

C'est Béthel, la *Maison de Dieu*, autrefois nommé Luz, en hébreu *amande*. Du Cange, dans son *Glossaire*, donne le mot *beta* ou peau laineuse. Βαίτη-Ηλίοσ ou la Toison d'or. Jacob la consacrera et répandra de l'huile dessus, « *fundens oleum desuper* ».

Comme le signale Grasset d'Orcet dans son article consacré à « La Côte d'Or et ses monuments druidiques » :

« Toutes les sectes maçonniques du moyen âge se rattachaient à des sépulcres dont le plus en vogue était celui de Salomon ; mais il y avait aussi le sépulcre de Virgile, celui de Pierre Brouillard, celui de Pierre Abaylard, etc. »

De même, la papauté s'appuiera sur le sépulcre de saint Pierre à Rome.

L'autel de droite est orné d'une large peinture représentant Notre-Dame de Pitié et la résurrection de Lazare. Ce tableau est entouré des statues de sainte Marie Madeleine, de sainte Marthe, de sainte Barbe et de saint Lazare, nous dit l'abbé Bavard.

Notre-Dame de Pitié, c'est la Mater dolorosa tenant son fils pantelant dans ses bras. « Semblable à celle du Christ, la passion du soufre, qui meurt afin de racheter ses frères métalliques, s'achève par la *croix* rédemptrice. »

Toute la famille de Béthanie est représentée en compagnie de sainte Barbe. La résurrection de Lazare préfigure celle du Christ. Lazare en hébreu signifie secours de Dieu. On peut l'interpréter en grec par Λάζ et Ζάλος, la pierre purifiée. Lorsque le Christ arriva sur les lieux, il était déjà en putréfaction, car il reposait dans sa caverne-sépulture depuis quatre jours. Jean, XI, 43 :

« Hæc cum dixisset, voce magna clamavit : Lazare, veni foras. » – Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors.

Dans la *Nouvelle Lumière chymique* du Cosmopolite, nous avons pratiquement les mêmes termes :

« At ille sublata voce clamavit, ut me e somno excitaret, ideo non amplius poteram quærere. » – Mais Saturne cria en élevant la voix, de sorte qu'il me fit sortir du sommeil ; pour cette raison, je ne pouvais le questionner davantage.

Quant à Marie Madeleine, citons saint Matthieu, XXVI, 7 :

« Accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi [...] » – Une femme vint à lui, tenant un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum de grand prix.

Le parfum est répandu sur la tête du Christ ou sur ses pieds, suivant les Évangiles. En astrologie, la tête correspond au signe du Bélier et les pieds aux Poissons. C'est en somme l'Alpha et l'Omega.

P H O T O
marie madeleine

*Marie Madeleine
au vitrail
de la
cathédrale de Moulins.*

MARIE MADELEINE

« L'humble et commune coquille qu'il portait au chapeau s'est changée en astre éclatant, en auréole de lumière. Matière pure, dont l'étoile hermétique consacre la perfection : c'est maintenant notre *compost*, l'eau bénite de *Compostelle* (lat. *compos*, qui a reçu, possède, -*stella*, l'étoile), et l'*albâtre* des sages (*albastrum*, contraction de *alabastrum*, étoile blanche). C'est aussi le *vase* aux parfums, le *vase d'albâtre* (gr. ἀλάβαστρον, lat. *alabastrus*) et le bouton naissant de la *fleur* de sagesse, *rosa hermetica*. »

Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, t. I.

A labastron : vase à parfum sans anses en forme de sphère, en albâtre, employé par les Égyptiens. On peut faire le rapprochement avec le songe de Jacob où la pierre-autel sera érigée, et sur laquelle Jacob versera de l'huile comme Marie Madeleine répandra le parfum de grand prix sur la tête du Christ.

Marie, du grec Μύρον, parfum liquide ; de Μύρω, couler goutte à goutte, distiller, fondre en larmes. C'est exactement ce que fait la pécheresse. Magdalena, de l'hébreu signifiant magnifique, brillante, splendide ; du grec Λαμπρός, magnifique, claire, éclatante de beauté. Elle est un corps tout rayonnant de lumière. Ses cheveux blonds essuient le Christ. Chevelure, de *mallos*, *melos*, toison d'or. Pour finir son parcours

terrestre, elle ira faire pénitence à la Sainte-Baume pendant trente-trois ans. Dans le *Glossaire* de Du Cange, *balma* pour grotte, caverne et pierre sépulcrale. Sur le retable d'Issenheim au musée de Colmar, notre sainte est au pied de la croix, à genoux, avec son vase aux parfums.

Elle a les doigts entrecroisés en signe d'affliction et de deuil. En latin, *pecten* signifiait aussi une danse où l'on s'entrecroise en forme de X (on pense au *Locus Solus* de Roussel, avec la gigue infernale intitulée « sir Roger de Coverly »).

Parfumer vient du grec Παρφυμιάω, pour Παραθυμιάω, selon l'abbé Espagnolle. Il y a bien une idée de sacrifice sur l'autel. La déesse Hathor veillait sur les grottes funéraires de la vallée du Nil.

La Sainte-Baume et son Pilon, suivant les commentaires de Dujols, seraient l'équivalent du pilon et de son mortier ayant une forte connotation érotique.

En résumé, Marie Madeleine représente le principe humide, la petite servante à la cruche selon Grasset d'Orcet, le latin *crux* joue avec *cruca*, la cruche. C'est Sothis, alias Isis, déclenchant la crue du Nil, ce qui explique que cette sainte est fêtée le 22 juillet, période caniculaire.

Dans la *Nouvelle Assemblée des philosophes chymiques*, Claude d'Ygé consacre un chapitre à la couleur verte ; il y mentionne *L'homme foudroyé* de Blaise Cendrars, et nous invite à aller « voir les curieux textes » que le romancier, à propos de Marie Madeleine, cite en latin mais sans en donner la traduction. Pour éclairer le lecteur, nous proposons la translation de l'un d'entre eux :

« De la demeure du sépulcre, monte du corps sacré
une odeur de baume, d'une vertu éclatante.
La langue scelle un parfum d'une force verte.
Organe de vérité, elle est d'une blancheur éclatante
au-dessus du mont Liban,
de son feuillage, de son fruit, de sa fleur. »

La langue jointe avec le rameau de fenouil se traduit par la langue verte ou argot. Par un jeu de mots en provençal, *Feu Nou*, c'est le *Feu Nouveau*, mais aussi le *Phénix*.

Avec la Vierge noire de l'abbaye Saint-Victor à Marseille, nous avons le même symbolisme.

De très nombreux livres ont été publiés sur Marie Madeleine, mais nous retiendrons le travail de l'Université Blaise-Pascal intitulé *Marie Madeleine, figure mythique dans la littérature et les arts*. À la page 64, à propos de la célèbre tour Magdala, il est dit dans le Talmud : *Migdal Nounayah*, la tour des Poissons, et *Migdal Tsab'ayah*, la tour des Teinturiers.

En grec, tour se dit *purgos*, de *pur-agos*, feu sacré, ou bien *pur-ago*, qui pousse le feu. Cette tour qui sera la prison de sainte Barbe.

En définitive, il faut méditer sur les trois attributs de Marie Madeleine : la croix, le vase et le crâne sans sa mâchoire inférieure qui symbolise souvent la Vanité.

P H O T O
sainte Marthe
terrassant la Tarasque

*Sainte Marthe
terrassant la Tarasque.*

SAÏNTE MARTHE

Il nous faut maintenant étudier la remarquable statue de sainte Marthe domptant la Tarasque et datant du quinzième siècle. Monsieur Canseliet, dans son article sur la Toison d'or, a parfaitement défini son rôle : « Le nom de la sainte rappelle, phonétiquement, celui du dieu Mars (génitif *martis*) qui, en alchimie, s'identifie avec le fer. » Tarasque venant, selon lui, du grec Τάραις, trouble, désordre, tumulte.

Cette Tarasque est exceptionnelle, elle ouvre une bouche béante et est pourvue de conques auriculaires démesurées rappelant l'oreillard ou *Plecotus auritus* qui habite dans les arbres creux et hiberne dans les grottes. Cette chauve-souris est particulièrement sensible aux ondes, animal nocturne se nourrissant d'insectes. C'est un ogre, à sa manière.

Mistral, dans son *Poème du Rhône*, consacre un chapitre au Drac en rapport avec les lavandières.

Pour finir, passons à l'étude de sainte Barbe. *Barbara* en latin et Βαρβάρα en grec est un emplâtre ou un onguent. On peut l'interpréter de la façon suivante : Φάρος-Βαρίς pour Φάρος-Τύρρις ; Pharia est le surnom d'Isis.

On connaît la célèbre Tour d'Odre érigée à Boulogne-sur-Mer, transformée en phare, et sa Madone. La légende raconte que, sous le règne du roi Dagobert vers l'an 635, arriva au port de Boulogne un vaisseau sans matelots et sans rames, par une mer calme. Une lumière extraordinaire brillait sur ce vaisseau. On aperçut une image de la Sainte Vierge, faite de bois, tenant

Jésus enfant sur son bras. D'autres versions disent que c'était la Vierge en personne conduite par les anges sous le vocable de Maria Stella ou Bar-Isis.

À la construction de l'Observatoire de Paris, on frappa une médaille avec ces mots : « TURRIS SIDERUM SPECULATORIA », Tour d'observation des étoiles, et une seconde avec la devise empruntée à Virgile dans l'*Énéide*, « SIC ITUR AD ASTRA ». Mais c'est dans les caves à proximité du Méridien de Paris que se trouve une Vierge noire à la profondeur de vingt-huit mètres.

On retrouve la même devise sur un des caissons du château de Dampierre-sur-Boutonne. L'emblème exprime l'Athanor, demeure du feu mystérieux ; c'est aussi la pierre des philosophes, dragon enclos dans sa tour.



La Tarasque.

SAÏNTE BARBE

Selon les versions, sainte Barbe serait originaire d'Égypte à Héliopolis, pour d'autres elle est née à Nicomédie, toponyme composé de *nike*, victoire, et *médo*, gouverner, qu'on peut interpréter : Reine de la victoire.

Son père Dioscore, homme de qualité, voyant sa fille devenir une splendide adolescente, l'enferma dans une tour. Elle y reçut un solide enseignement et bénéficia des leçons d'un disciple d'Origène. Jésus-Christ fit jaillir une source et saint Jean-Baptiste en personne la baptisa.

Son père lui fit installer une salle de bains. Durant l'absence de celui-ci, la jeune fille fit ajouter une troisième fenêtre pour rappeler la Trinité. Elle fit dans la salle de bains le signe de croix qu'elle imprima avec son pouce sur une colonne de marbre qui s'amollit au contact de sa main délicate, et son pied droit s'imprima sur la dalle du pavé à la façon d'un sceau sur un cachet de cire.

Comprenant que sa fille était devenue chrétienne, après l'avoir tourmentée il la conduisit à Marcien qui s'empressa de la faire torturer. Tous ces tourments indiquent que la matière est de plus en plus purifiée. Les bourreaux sont les aidants de la pierre afin qu'elle puisse devenir rayonnante.

Finalement, fou de rage, son père la décapita ; en punition divine, il sera foudroyé ainsi que Marcien.

SAÏNTE CATHERINE

Sainte Catherine d'Alexandrie présente beaucoup d'analogies avec sainte Barbe. *Catharino* en provençal, c'est l'églantine, du grec αιγλανθος, fleur brillante, étincelante. Elle devait être broyée par des roues qui devaient la déchirer. Le Seigneur la délivra en détruisant la machine infernale. Comme sainte Barbe, elle finira décapitée et il sortit du lait à la place du sang.

Sainte Catherine, le plus souvent, est représentée tenant une petite croix et une roue (*rota* jouant avec *rosa*). Mais dans l'église de Cideville, en Seine-et-Marne, nous avons une statue datant de la Renaissance représentant la jeune vierge habillée à la mode de cette époque. De la main gauche elle tient le livre ouvert, et de la droite l'épée, pointe en bas. Sous ses pieds elle foule la roue symbolique et la tête de l'empereur Maximin. Il a la barbe épaisse et porte au cou une fraise. Sur sa tête, un chapeau orné d'un panache blanc (on pense à Barbe Bleue). Au musée d'Autun nous avons une statue médiévale remarquable où la roue repose sur le livre ouvert.

Jacques Cœur meurt le 25 novembre 1456, jour de sainte Catherine, nous informe Eugène Canseliet dans son article publié dans *Atlantis* et intitulé « Le bénitier et le tombeau de Jacques Cœur ». Il cite le registre de la cathédrale de Bourges :

« Le jour de Catherine, vierge et martyre, obit d'une âme noble, le seigneur Jacques Cœur, soldat de l'Église et capitaine général contre les infidèles. »

Ses armes parlantes, le cœur et la coquille (*Pecten jacobus*), expriment le hiéroglyphe du REBIS des alchimistes.

Initialement, Jacques Cœur avait préparé sa sépulture dans la cathédrale de Bourges. Il fit aménager la sacristie, après autorisation des instances religieuses. Nous devons signaler que, pour les hermétistes, le tombeau représente le fourneau des philosophes, l'œuf philosophal, le vase de verre. C'est le RER de la crédence de l'hôtel Lallemant. Maintenant, voici les propos d'Eugène Canseliet sur cette question :

« Sainte Catherine, debout elle aussi, se signale sans conteste par les attributs de son martyr : la roue brisée à ses pieds, le glaive et la palme à chacune de ses mains. Saint Jacques, nous l'avons vu, était le patron de notre Adeptes qui lui emprunta la coquille. Quant à Catherine d'Alexandrie, n'est-il pas saisissant, à un certain égard, que Jacques Cœur l'ait placée dans le lieu de son tombeau ? Certes, la légende de la sainte est considérable du point de vue alchimique et nous en avons la preuve jusque dans sa matérialisation à une époque relativement récente. Au cours du pillage de Bourges, en 1562, les Huguenots ayant ouvert la châsse qui renfermait une relique de sainte Catherine, en sortirent la petite roue, extrêmement singulière, sur la jante de laquelle était inscrit ce distique en énigme :

“Quand cette roue tournera,
celle que j’aime m’aimera.” »

Il s'agit bien évidemment d'une allusion au feu de roue de la grande coction...

« [...] le *Rebis* hermétique, enfermé au centre de l'Athanor, souffre la dislocation de ses parties et tend à se mortifier. C'est le début, actif et doux, du *feu de roue* symbolisé par le froid et par l'hiver [...]. C'est le *règne de Saturne* [...] » (Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*.)

Sainte Catherine est justement une des voix qu'entendit Jeanne d'Arc et il me paraît utile de lui consacrer quelques lignes. Toute une tradition d'origine celtique et druidique se greffe sur sa personne.

JEANNE D'ARC

Elle naquit le 6 janvier 1412, jour de l'Épiphanie, c'est la Vierge descendue sur le dos du Sagittaire, du tireur à l'arc. Jeanne, c'est la colombe, la messagère du sacre, de l'hébreu *Ionah*, pour Jeanne, et du grec ἀρχω, guider, donner le signal, conduire le roi.

À Domrémy, l'église paroissiale est consacrée à saint Rémi, fêté le 13 janvier, évêque de Reims qui baptisa Clovis, roi de France, en 496. Est-ce un hasard ? Rémi, du latin *remigium*, gouvernail, de la racine *remus*, rame, aviron, ou bien de *remedius*, remède.

« Le mot grec πλάτη, par lequel on désignait l'*aviron*, offre simultanément le sens de *vaisseau* et celui de *van*. Ce dernier est une sorte de *coquille* d'osier attribuée au mercure, et que les cabalistes écrivent *vent*. » (Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, t.II, éd. Jean-Jacques Pauvert, 1965, p. 40.)

Saint Rémi est donc lié au vase, à la fiole venue du ciel, portée par la colombe pour oindre le roi de France. C'est la répétition du baptême du Christ le jour de l'Épiphanie. Il s'agit bien d'une mission divine que Jeanne d'Arc remplit à merveille.

Nous avons en Lorraine une tradition qui prophétise qu'une pucelle douée par les fées viendra d'entre les chênes

du Bois-Chenu. À mi-côte jaillissait, près d'un grand hêtre isolé appelé « le Beau Mai », une fontaine surnommée « la fontaine de la pucelle ». Autour de cet arbre séculaire, on dansait et suspendait des guirlandes au retour du printemps.

« [...] ie voy la muraille esbranlée & trouue vn coffre de plomb, lequel ayant ouuert ie voy le liure aux fueillets [...] qui estoient de heftre. » (Basile Valentin, *Azoth, ou le moyen de faire l'or des philosophes*, éd. Pierre Moët, 1659, seconde partie, p. 185.)

On peut remarquer qu'en allemand le mot *buche*, le hêtre, est bien près de *buch*, le livre.

Sa mère avait rêvé qu'elle accouchait de la foudre. Saint Michel n'est-il pas porteur de la foudre lui permettant de terrasser le dragon qui était représenté par l'Anglais ?

L'épée de Sainte-Catherine-de-Fierbois révèle une appartenance royale. D'après les traditions, il s'agirait de l'épée de Charles Martel ou de Charlemagne. Elle fut trouvée près de l'autel de pierre. On pense immédiatement au roi Arthur retirant l'épée de l'enclume de pierre symbolisant le fourreau. Cette épée étant rouillée, on la polit pour lui rendre son éclat. Elle eut droit à deux fourreaux, l'un de velours vermeil, l'autre de drap d'or ou de sable.

Passons au blason de Jeanne d'Arc attribué par le héraut d'armes, il s'énonce ainsi :

« D'azur à une épée d'argent garnie d'or mise en pal et férue dans une couronne royale de même, accostée de deux fleurs de lys d'or. »

Bien sûr, la couronne joue le rôle du fourreau.

Le cavalier de l'Apocalypse (ch. VI, verset 2) monté sur un cheval blanc, emblème de pureté, reçoit comme attributs distinctifs un arc et une couronne, dons du Saint-Esprit. L'épée et le lys peuvent se lire « brandlys », de *brand*, pour *spatha*, *gladius*. Σπάθη, épée large des peuples du Nord.

Pour le sacre des rois de France, Grasset d'Orcet nous dit :

« Cet armement se composait d'un *coin* ou hache, et d'un *brand* ou *bran*, épée large et droite enfermée pour la circonstance dans un fourreau fleurdelisé. Telle est celle dite de Charlemagne qu'on peut voir au Louvre, et telle était celle que portait le connétable de France. Elle se nommait *Brand lys* ou *Brande lys*. » (*Matériaux cryptographiques*, éd. Les Trois R, 2020, t. II, « Les collaborateurs de Jeanne d'Arc », p. 152-153.)

Un rapprochement est à faire avec la Vertu cardinale de la *Justice* du tombeau des Carmes se trouvant aujourd'hui à la cathédrale de Nantes, commandée par Anne de Bretagne pour ses chers parents. Elle aussi porte l'épée en pal retirée du fourreau. Elle est protégée par une armure, et sur sa couronne on peut remarquer une fleur de lys, d'où *Brandlys*. L'épée et la balance sont aussi les attributs de saint Michel. Cette épée ou *Feu secret* est comme un juge qui discerne et sépare le bon du mauvais :

« Dans toutes les religions antiques, l'épée avec sa gaine et sa lame était considérée comme l'emblème de la divinité androgyne représentant le réveil de la nature ou le soleil de Noël. Aussi Brandelys était-elle apportée par une fille habillée en homme (pucelle-homme) vêtue aux couleurs de l'étendard des campagnes ou Beaucéan, qui était *brun* et *lys*, c'est-à-dire noir et blanc. »

On pense immédiatement à la bannière templière. Jeanne d'Arc a séjourné quelques jours dans la tour du Coudray. La branche de coudrier ou baguette divinatoire servant à découvrir les sources, les mines et les trésors. Jeanne dans sa tour devient symboliquement sainte Barbe. Elle aussi connaîtra le martyr et renaîtra de ses cendres à l'image du Phénix.

Mais revenons aux trois autels de la chapelle où le thème central est la résurrection. L'autel de droite illustre celle de

Lazare, et celui de gauche la résurrection du Christ. Hélas, ces retables ont disparu. Mais voyons ce que nous dit l'abbé Martigny à propos de Lazare :

« Les artistes anciens figurent habituellement Lazare comme une petite momie enveloppée de bandelettes, la tête voilée d'un suaire, qui le plus souvent encadre la face et la laisse à découvert [...], et placée debout à l'entrée d'un édicule ; Notre-Seigneur est devant lui, qui le touche avec une verge [...]. »

La momie ressemble à une chrysalide. On rapproche aussi le sujet de Moïse frappant le rocher.

LA RÉSURRECTION

Dans la représentation de la résurrection de Notre Seigneur, son corps est montré rayonnant, au milieu d'une nuée lumineuse. Il se présente à Marie Madeleine qui se prosterne à ses pieds. Souvent le jardin est figuré par des pommiers et une source jaillissante : « Lorsque Jésus ressuscita, le *troisième* jour après sa mort, un *ange lumineux et vêtu de blanc* occupait seul le sépulcre vide... », nous dit Fulcanelli dans ses *Demeures Philosophales*. Et auparavant le maître tint les propos suivants :

« Nous devons donc entendre, sous l'expression : *Remettre l'or dans sa première matière*, l'animation du métal, réalisée par l'emploi de cet *agent vital* dont nous avons parlé. C'est lui l'*esprit* qui s'est enfui du corps lors de sa manifestation sur le plan physique ; c'est lui l'*âme* métallique, ou cette *matière* première qu'on n'a point voulu désigner autrement, et qui fait sa résidence dans le sein de la *Vierge* sans tache. L'animation de l'or, vitalisation symbolique de l'arbre sec, ou résurrection du mort, nous est enseignée allégoriquement par un texte d'auteur arabe [qui] narre en ces termes les circonstances de l'accouchement de Marie : “[...] elle vit un *palmier desséché* ; et lorsque Marie se fut assise au pied de cet arbre, aussitôt il refleurit et se couvrit de feuilles et de verdure [...]. Et Dieu fit surgir à côté une source d'eau vive [...]”. »

Nous avons également Latone serrant le palmier à Délos lors de l'accouchement d'Apollon.

Et son disciple, dans son article intitulé « Hétérodoxe propos sur l'église Saint-Merry », précise :

« L'allégorie philosophique de la résurrection ou, plus exactement, de la *renaissance*, par l'intercession de la Mère et du Fils, est alchimiquement confirmée par le substantif grec Φοῖνιξ, *Foenix*, désignant aussi bien le palmier, que le Phénix et le rouge foncé ou pourpre qui est la couleur de la Pierre Philosophale. »

En définitive, le « verdissement du bois sec est la même allégorie que le jaillissement de l'eau, hors du rocher stérile, sous le bâton qui le frappe ».

Vénus avait la couleur verte pour attribut parce qu'elle était le symbole de la régénération, au même titre que le baptême chrétien et la croix peinte en vert.

« Le crapaud, *phryné*, dont une courtisane célèbre n'a pas dédaigné de porter le nom, était, en grec comme en égyptien, un des symboles de l'*anabiosis*, ou du retour à la vie. On l'a retrouvé sur des lampes chrétiennes égyptiennes, avec cette légende : *εγω εμι αναβιοσις*, qui, pour les Égyptiens ne sachant pas le grec, se traduisait par le nom de la déesse Hiket ; mais il figure aussi sur les médailles romaines, comme hiéroglyphe de la déesse *Feronia*, en grec : *Phren*, *phrénesis*, *le désir*, *la frénésie*, *celle qui avertit* ; sous le nom de *Prynicé*, elle est l'un des grands principes de la Gnose. » (Grasset d'Orcet, « Les Cabires et la Vénus mutilée »)

Nous savons aussi que la grenouille servait d'hiéroglyphe à la stricte observance du secret... D'ailleurs, en grec nous avons le rébus de la lampe et de la grenouille, c'est-à-dire *λαμπάς-βατραχίς*, le tout donne « lumière verte » ou *Le Rayon vert*, titre d'un roman de Jules Verne.

La déesse Héqet tend le signe de vie Ankh. C'est la protectrice de la parturition, on l'associe aussi à l'inondation du Nil. Dans *Le Mystère des Cathédrales*, Fulcanelli nous informe que la croix ansée « se lit *ank*, et désigne la *Vie Universelle* cachée dans les choses. [...] D'autre part, l'équivalent hermétique du signe *ank* est l'emblème de *Vénus* ou *Cypris* {...}. »

En latin, la grenouille se dit *rana*, et en français : raine ou rainette.

Ne peut-on pas rapprocher la pomme reinette verte avec les pommes des Hespérides ?

RETABLE FERMÉ

L'abbé Étienne Bavard parle de la chapelle au temps de Nicolas Rolin : elle a trois autels (la Trinité) « placés au fond de l'édifice, sur la même ligne. Le principal [celui du milieu] est en marbre ; il est entouré de quatre colonnes de cuivre qui ont l'éclat de l'or et qui portent chacune un ange et vingt-quatre chandeliers ; il a pour retable le fameux *Jugement dernier* attribué [...] à Roger van der Weyden. »

La plupart du temps, le retable était fermé, et les malades ou agonisants pouvaient remercier par la pensée leurs bienfaiteurs de pouvoir être soignés et de mourir dans la dignité.

Ce retable comporte six panneaux. C'est l'*épisémon* signifiant marque, distinction, servant de chiffre ou de signe numérique, le nombre 6, l'étoile de David, le digamma ou F. Nous avons quatre panneaux en bas, en haut deux, ce qui donne le chiffre quarante-deux que l'on retrouve dans l'*Apocalypse*.

Les deux époux en prière semblent inspirés de Dieu. Ils portent tous les deux des vêtements noirs. Dans le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernety, le noir indique toujours la putréfaction, le deuil, la tristesse et la mort.

Le héraut d'armes Sicile, dans son *Blason des couleurs*, dit la même chose : le noir c'est le sable du blason, le plomb noir, le diamant ; c'est la plus basse et la plus humble couleur qui soit, la terre, la tristesse, l'homme saturnien, la Vierge noire, le signe de ceux qu'il nomme « gros bourgeois marchans ».

PHOTO
Nicolas Rolin
prian

NICOLAS ROLIN

Charles Bigarne, à propos du chancelier, cite un historien de son époque : « Le riche chancelier de Bovrgongne, qui tant avait esté renommé sage, qu'en France on ne scavait son pareil, ne qui oncques ne s'y feust faist si grand, ne de si hault règne ; car ailleurs, en maint lieux et en haultes très difficiles matières est apparu assez quelle chose c'estoit de ly. »

Son nom, Rolin, peut s'analyser de la façon suivante : de *roux lion*, RLN, le *lion rouge*, ce qui explique les ailes rouges de l'ange tenant son heaume. Mais il nous faut tenir compte de son titre en latin, *cancellarius*, le gardien du scel, du sceau. On pense immédiatement au blason de Monsieur Canseliet, puisque la racine est *cancellus*, grillage, réseau ou treillis.

De plus, l'habillement du chancelier correspond exactement à la description faite des habits qu'il portait lors de son inhumation. Mais citons de nouveau Charles Bigarne :

« Le corps du chancelier, revêtu d'une robe de velours noir fourrée de martre, la gorge ornée du chaperon, la tête couverte et les pieds chaussés de housseaux avec des éperons d'or, fut inhumé, avec son épée, dans l'église collégiale de Notre-Dame d'Autun. Sa tombe en cuivre, sur laquelle il était représenté à côté de sa femme Guigone, contenait ses armoiries : *d'azur à trois clefs d'or, posées 2 et 1 ; l'écu timbré d'un casque avec ses lambrequins, et la devise : DEVM · TIME.* »

On peut traduire par « Crains Dieu ».

Inutile de dire que le vandalisme révolutionnaire, champion de la destruction humaine aussi bien que des merveilles léguées par nos ancêtres, est passé par là.

Le chancelier porte un tabart de velours « figuré noir, fourré de martres sebelines » (*Dictionnaire* de La Curne), du grec τάβανος, dorien, pour *tébénos*, manteau, nous dit l'abbé Espagnol ; *tébenna lampira*, toge blanche que portaient à Rome les candidats, vêtement de luxe à Argos, toge à Rome. La martre se dit en latin *sabelum*, à rapprocher de la couleur *sable* du blason.

Nicolas Rolin avait été fait chevalier par le duc de Bourgogne et ne pouvait prétendre à l'ordre de la Toison d'or dans la mesure où il n'était pas noble.

GUIGONE DE SALINS

Quant à Guigone de Salins, elle était fille d'Étienne du Poupet et de Louise de Rye, et petite par sa mère de Mathé de Rye et de Béatrix de Vienne. Cette famille remontait à Gauthier de Salins, chevalier en 1150. Elle était une des familles les plus distinguées de cette époque. Elle avait acquis la saunerie de Salins de Jean de Bourgogne.

Son prénom provient des comtes du Dauphiné. « Guigo (*Guigo, Guigonis*) Comes vocatur Delphinus », le comte Guigue qu'on appelle Dauphin. Il se dit en latin également *simon*, le poisson au nez *camard*. La camarde, c'est la mort. Δελφίνη, le dragon qui gardait le sanctuaire de Delphes ; δελφύς, la matrice ; δέλφαξ, le pourceau au pied de saint Antoine.

On pense à Maître Pierre du Coignet ouvrant une bouche démesurée en forme d'entrée de caverne.

Nous pouvons en déduire que Guigone faisait partie de l'ordre de Delphes. Grasset d'Orcet nous renseigne et nous précise :

« L'ordre de Delphes était, en effet, de toute antiquité dans les deux Dauphinés de Bourgogne et d'Auvergne, et il y était venu de la Delphe ionienne. Aussi ses adeptes se nommaient-ils *Iones* ou jaunes, c'est-à-dire ioniens, et *ion* n'est lui-même qu'une traduction du mot *Delphes* ou principe féminin. » (« La Croix de verre », *Revue Britannique*, 1887, tome cinquième, p. 37.)

Elle porte d'azur à trois clefs d'or, posées deux et un, et en deux d'azur à la tour d'or maçonnée de sable avec sa devise, « SEULE ÉTOILE », celle des Mages.

Mais il nous faut signaler un intersigne de la destinée, à propos de cette veuve exemplaire. En effet, Guigone de Salins, dame d'Authume, s'éteignit le 25 décembre 1470, le jour de la Nativité où l'étoile parut aux Mages qui priaient sur la montagne. C'est bien sa devise : « SEULE ÉTOILE ».

Son sépulcre se trouvait à l'Hôtel-Dieu de Beaune dans la grande salle des pauvres, au pied de l'autel principal. C'était une très grande tombe recouverte d'une lame de cuivre jaune, sur laquelle étaient gravées les figures en pied du chancelier Rolin en habit de chevalier, et de dame Guigone de Salins, sa femme. Cette tombe, armoriée aux angles, portait le monogramme DT, mis pour la devise « DEUM TIME », avec celle de son épouse, « SEULE ÉTOILE ».

Voici son épitaphe :

« Cy gist noble dame, damoiselle Guigone de Salins et de Vienne, vesve de noble et puissant seigneur Messire Nicolas Rolin, chevalier, jadis chancelier de Bourgogne à son vivant, *fondeurs de ce lieu*, laquelle y trespassa le 24^e jour de décembre, l'an mil quatre cent soixante-dix. Priez Dieu pour eux. »

Comme on pouvait s'y attendre, cette tombe fut profanée à la Révolution...

P H O T O
Guigone de Salins
priant

L'ÉTOILE DES MAGES

Dans son article intitulé « L'étoile des Mages », daté de l'Épiphanie de 1962, Eugène Canseliet analyse le blason des deux époux.

« Également parsemées, les armes du chancelier de Bourgogne et de son épouse Guigone de Salins nous offrent, avec les trois clefs et la tour à créneaux, l'image de la triple dissolution devant ouvrir la forteresse alchimique. Mais pourquoi saint Antoine et non saint Nicolas patron de l'opulent ministre ? L'écu *parti*, sans aucune raison, n'indiquerait-il pas qu'il fallût séparer, de manière tout aussi arbitraire, le nom du saint ermite : Ant-oïne ? Cela pour inclure deux lettres à deviner et désigner sans voile un corps bénéficiaire de très nombreux suffrages... »

Coia-Gatie, dans sa *Chevalerie errante*, en fait une analyse pertinente. Le IM, si on le chiffre avec l'alphabet donné par Nicolas de Bonneville, cela donne I = 9 et M = 12, le tout fait le nombre 21, moitié de 42.

« [...] il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré fort vieux et beaucoup large [...]. Il contenoit trois fois sept feuillets... » (Nicolas Flamel, *Figures hiéroglyphiques*.)

Et Fulcanelli, dans ses *Demeures* :

« Mais, pour être régulièrement dressée, cette pierre demande trois répétitions successives d'une même série de sept opérations, ce qui porte leur total à vingt et une. »

Sur ce retable fermé, nous avons six personnages dont deux en noir et quatre en blanc qui est la couleur dominante. Les deux époux prient agenouillés sur un prie-Dieu recouvert d'un drap à leurs armes. Sur le prie-Dieu, un livre ouvert. Avec celui de la Vierge, nous arrivons au chiffre trois, symbole de la triple réitération énoncée par Eugène Canseliet. Pour Nicolas Rolin, son chaperon évoque le principe mâle ; derrière le chancelier, l'écu timbré avec un heaume doré ailé, puisque l'ange le soutient et sa tenue noire rappelle celle du chancelier.

On pense à la formule : « Fais le fixe volatil ».

Nous avons le rébus suivant en appliquant l'enseignement de Grasset d'Orcet, *beaulme-or* pour *lumière*. L'ange porte une couronne avec une croix, *corona-cruce*. Quant à Guigone de Salins, comme son mari, elle est vêtue aussi d'un mantel ou tabart, du latin *tabardum*, *tabardus*, faisant contraste avec sa cornette blanche, qui est l'hiéroglyphe du grade de *licrane* ou *licorne*, du *parpoli*, le chef-d'œuvre de la femme qui est l'enfant, selon Grasset.

L'ange soutenant son écu est habillé de blanc, à l'inverse de celui de son époux. Les mains du chancelier en prière sont dirigés vers le haut dans la direction de la Vierge Marie, et celles de son épouse vers le bas en direction de saint Antoine. Comme nous indique la *Table d'Emeraude* : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ».

Derrière eux, une tenture or-vert, or naissant, or jeune. Tous les deux sont dans l'oratoire, semblables à Heinrich Khunrath avec le livre ouvert à ses côtés.

Effectivement, sans la prière l'œuvre divine n'est pas possible.

SAINT SÉBASTIEN

Et dans le chapitre huit de *La Chevalerie errante* consacré à l'Antimoine, nous avons le commentaire suivant : « Nous ne quitterons pas l'Hôtel-Dieu de Beaune sans admirer le retable où le chancelier et sa femme Guigone de Salins sont en prière devant saint Sébastien. [...] Transpercé de trois flèches, [il] est attaché à un poteau en forme de pairle, souvent utilisé en hermétisme pour figurer l'androgynie, mais aussi le signe du Bélier. »

Il faut remarquer que saint Sébastien se trouve du côté du chancelier. Il est fêté le 20 janvier, le jour où le soleil rentre dans la constellation du Verseau. Sébastien vient du grec Σεβαστός, honoré, vénéré, titre des empereurs byzantins.

Pour sa foi chrétienne, malgré son titre de capitaine de la garde prétorienne, il fut criblé de flèches par une compagnie d'archers de *Mauritanie*.

Après son supplice, Irène, femme de saint Castullus, le trouve encore vivant et le sauve. Mais aussitôt il se remet à défier l'empereur, et sera condamné à la bastonnade dans l'hippodrome de Rome et jeté dans un cloaque. Il apparut à *Lucine* et commanda d'être enterré aux catacombes à l'entrée du souterrain, aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Sur le retable, il est représenté criblé uniquement de trois flèches. En vieux français, flèche se dit *clavin*.

Voyons ce que nous dit Eugène Canseliet dans son article sur Nicolas Flamel :

P H O T O
saint Sébastien

« Le point de doctrine que développe longuement le début du *Livre des Laveurs* est capital, puisque qu'il se rapporte à la dissolution que les Anciens ont reconnue comme la clef indispensable à ouvrir la voie du Grand Œuvre et qu'ils ont d'ailleurs désignée par l'objet métallique manœuvrant les serrures. Venu du latin *clavis*, même signification, nous ne pouvons manquer de rapprocher ce vocable des termes *clava*, massue, et *clavus*, clou, tant est évidente la concordance cabalistico-opératoire.

La clef, c'est la massue d'Hercule, c'est chacun des trois clous de la crucifixion, c'est la lance du chevalier, tous quatre enfin voisinent étroitement dans le vieux français : *clavele*, *clave*, *clavel* et *glave*. Il n'en est pas moins digne de remarque que le substantif *claveure* signifie à la fois le trou fait par un clou et la fermeture au moyen d'un clef. »

On peut remarquer également qu'en vieux français nous avons aussi avec le mot *claveure*, la signification de la cendre *clavelée*, qui est une potasse d'une qualité supérieure tirée de la lie de vin séchée et calcinée à l'usage des teinturiers.

D'ailleurs, la potasse se dit *claveleure*, bien près de *laveures*, et fait songer au livre de Nicolas Flamel. C'est la célèbre formule mise en lumière par Fulcanelli à propos de Polytechnique : « Soufre et potasse pour l'X ».

Saint Pierre porte la clef au même titre que Janus ouvrant l'année et la fermant. Il n'en reste pas moins vrai que Sébastien est un héritier du dieu Mars. Son corps sera précipité dans un cloaque, du latin *cloaca*, en grec Αμάρια. On peut rapprocher ce mot du latin *fæx*, lie, bourbe, vase, dépôt, fesces, ordures.

Aussi on s'aperçoit qu'en Alchimie le symbole n'est pas statique, et il se rapproche de la célèbre formule « stratum super stratum » ou couche sur couche, ce qui déroute le chercheur.

P H O T O
saint Antoine

SAINT ANTOINE

Venons-en maintenant à saint Antoine se trouvant du côté de Guigone de Salins. Autrefois, on écrivait Antoine de cette façon : Anthoine. On peut donc l'analyser de la façon suivante : ἀνθος-όνος, l'âne fleuri ou le saint Christophe de Pâques fleuries. Αλίπορον qui marche ou voyage sur la mer, c'est le Christ marchant sur les eaux et reprochant à Pierre son manque de foi.

Il porte un ample manteau ayant un capuchon qui recouvre ses cheveux, et son regard se tourne du côté de l'épouse du chancelier. En dessous, une bure, étoffe grossière de laine, en grec Πυρρόν, roux, dont la racine est Πυρ, le feu. Cette étoffe grossière est la future toison d'or. Il est habillé pour résister au froid de l'hiver, ce qui n'est pas étonnant car sa fête dans le calendrier est fixée au 17 janvier sous le signe du Capricorne sous la domination de la planète Saturne.

C'est un Égyptien anachorète. Son chapelet laisse apparaître douze grains à l'image du zodiaque.

Pour éclairer le lecteur, nous ne retiendrons que deux épisodes de la vie de saint Antoine extraits des *Petits Bollandistes*.

Le premier, c'est le diable prenant la forme d'un petit nègre ou Maure extrêmement laid et horrible à voir, et se jetant aux pieds du serviteur de Dieu. On voit bien l'allégorie du combat des Croisés contre les Maures.

P H O T O

tenture
avec
la devise « Seulle étoile »,
saint Antoine
et la
tourterelle

*« Seulle Étoile »,
la devise de
Guigone de Salins.*

Le deuxième, sur le mont Colzin à une journée de marche de la mer Rouge. Au bas, un ruisseau bordé de palmiers... Outre la culture de son jardin, il faisait des nattes. Un jour qu'il s'affligeait de ne pouvoir, à cause de ce travail, être toujours en contemplation, un ange lui apparut. Cet esprit céleste se mit à faire une natte avec des feuilles de palmiers. Évidemment l'ange porte une tenue étincelante de blancheur plus céleste que terrestre :

« [...] la lumière succède à l'obscurité. Elle a pour signature la couleur *blanche*. Parvenue à ce degré, les Sages assurent que leur matière est dégagée de toute impureté, parfaitement lavée et très exactement purifiée. »

La dix-septième lame du tarot représente l'Étoile :

« La ceinture d'Offerus est piquée de *lignes entrecroisées* semblable à celles que présente la surface du dissolvant lorsqu'il a été *canoniquement* préparé. Tel est le *Signe*, que tous les Philosophes reconnaissent pour marquer, extérieurement, la vertu, la perfection, l'extrême pureté intrinsèques de leur substance mercurielle. » (Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*).

Il s'agit bien de la natte fabriquée par l'ange pour soulager saint Antoine.



Seulle Étoile, devise de Guigone de Salins, est représentée sur une tapisserie de l'hôtel-Dieu de Beaune. *Seulle* est répété 17 fois, son blason 6 fois et la tourterelle 33 fois.

La tourterelle est perchée sur une branche sèche. *Turtur vulgaris*, en hébreu *tor*. Elle arrive au printemps et repart à la fin du mois d'août. La Sainte Vierge à sa purification fit l'offrande des pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombes. La tourterelle est le symbole de la fidélité conjugale.

PHOTO
 saint Antoine
 en pied

PHOTO
 livre ouvert
 (détail de la statue de
 Saint Antoine)

*Mes fils,
 en entrant au service de Dieu,
 préparez votre âme à la tentation.
 Si vous voulez être parfait,
 allez, vendez ce que vous avez,
 et donnez-le aux pauvres.*

Matthieu, XIX, 21.

Sur le retable, saint Antoine tient le bâton en forme de tau de la main senestre. On peut donc lire, selon Grasset, *can-paulme-tor* ou *complet Maître*.

Notre vieillard est notre Mercure. Il tient de la dextre une clochette, *campanula*, en airain au son clair et aigu.

LE SANGLIER DE SAINT ANTOÏNE

A ses pieds, le célèbre cochon ou parfois le sanglier, *Aprinus porcus*. Du Cange nous dit : « Aper significat diabolum », le sanglier incarne le diable. Le sanglier pour *sang lié*, soit *Diane heur-lié*. Ses défenses blanches en forme de croissants contrastent avec sa robe noire :

« *Sanglier* se rapproche beaucoup plus pour l'assonance et l'orthographe du vocable Ζάγκλη, *Zanklê*, qui veut dire *faucille*, que du latin *singularis*. Et la faucille n'a-t-elle pas la forme du *croissant*, que l'on voit sur le front de *Diane*, et sous les pieds de sa réplique chrétienne, la Vierge *Marie* ? », nous dit Eugène Canseliet dans son article sur les stalles de la cathédrale de Poitiers.

PHOTO
le sanglier

P H O T O
l'annonciation

L'ANNONCIATION

Elle est fêtée le vingt-cinq mars par l'Église, sous le signe zodiacal du Bélier régi par la planète Mars. Le Bélier est le feu printanier, l'étincelle de vie que va recevoir la Sainte Vierge.

Gabriel est revêtu d'un ample vêtement entouré d'une ceinture, Ζώνη jouant avec Ζωή, la vie. Il a parfois une étoile (entendre *étoile*). Ses cheveux sont ondulés et il porte une croix, symbole du creuset.

Le livre est ouvert, la Sainte Vierge écoute attentivement le message angélique. Au-dessus, la colombe, ailes horizontales, semble attendre l'assentiment de la Vierge. En latin, esprit se dit *spiritus* et peut se décomposer en grec en Σπείρω et Θύω (*spiri-thuo*), soit s'élancer pour engendrer. De même, Κολυμβος peut se lire Χο-Λαμπω, lumière étincelante. Près de son ample manteau, un vase contenant des *lys* ou *flambes*, rappelant la triple répétition de la même opération bien connue des aspirants à cette science.

Il faut remarquer que ces personnages sont peints de la couleur du marbre...

Pour finir, nous signalerons l'article que l'abbé Martigny consacre à l'Annonciation dans son *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*. Il cite cette représentation inhabituelle de la Vierge: « Et ayant pris une *hydria*, elle alla puiser de l'eau » qui jaillit du haut d'un rocher ; elle est agenouillée et reçoit le message de l'ange.

RETABLE OUVERT

Les jours de fêtes et tous les dimanches, le retable était ouvert pour la méditation des mourants et des malades. Ce retable se compose de sept grands panneaux et de deux petits, ce qui donne le nombre soixante-douze. Si on le multiplie par 360, nous avons la grande année de 25 920 ans. En le divisant par douze, nous obtenons la durée d'un signe zodiacal de 2 160 ans. Soixante-douze, c'est aussi l'angle du pentagone donnant l'étoile à cinq branches.

Nous assistons à la scène du Jugement dernier qui aura lieu dans la vallée de Josaphat ou vallée du Jugement. Elle se trouve entre Jérusalem et la montagne des Oliviers où eut lieu l'ascension du Christ. Ce jugement fait l'objet du chapitre XII de *La Chevalerie errante* de Coia-Gatie qui cite en exergue un passage de *Clef du Grand Œuvre ou Lettres du Sancelrien tourangeau* et dont voici la transcription fidèle à l'édition originale de 1777 :

[Les Philosophes] «ont connu & prédit qu'il devoit y avoir un jour un Jugement univerfel, lequel auroit précédé la conformation des fiecles, que tous les morts reffusciteroient dans leurs corps, que lors de cette réfur-rection, les ames s'y joindroient pour ne s'en plus féparer, que les corps glorifiés feroient d'une clarté & d'une subtilité incroyable, pénétrant les choses les plus folides, au lieu que les réprouvés feront pour toujours dans les ténèbres & dans l'obscurité, où ils souffriront toute forte

de martyres par la seule pensée qu'ils auront du bonheur des élus, & que leur privation de la vue de Dieu fera éternelle. »

Le panneau central nous montre le Christ vêtu de pourpre, assis sur l'arc-en-ciel et les pieds reposant sur la boule dorée ornée de pierreries. Le tout forme la boule du monde où ses habitants doivent être jugés. L'arc-en-ciel à la forme d'un pont, l'*Arca*, l'*Archia*, dont les piliers sont la Vierge Marie et saint Jean Baptiste, le Christ se tenant au milieu en tant que Messie.

Cette boule, nous dit Eugène Canseliet, c'est le *vaisseau* des Argonautes, le *sceau* des Templiers, le *scel*, le *chêne creux*, le *petit monde*, le *dragon*, etc. Le Christ, de sa main droite (figuration de la bénédiction latine), bénit les élus.

Au-dessus, la fleur de lys, ou de *lait*, avec cette phrase :

« Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. » – Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde ».

Les Grecs appelaient le lys : la fleur des fleurs, la *Junonia rosa*, la Voie lactée. Il se trouve du côté de la cité céleste.

De l'autre côté, l'épée rouge, l'*ignis consumens*. C'est aussi l'épée de Brennus faisant pencher la balance de fer (l'âge de fer) vers le bas (*gravis*), ou l'épée rouge du sang des Maures de l'ordre de Saint-Jacques, en espagnol *Lagarto*. Elle pointe en direction de l'enfer. Du côté de l'arme, les paroles suivantes :

« Discedit a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus. » – C'est-à-dire : « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges. » (Extrait du chapitre XXV de l'Évangile selon saint Matthieu.)

On peut remarquer que, d'un côté nous avons le *Templum mundi* ou *Jovis*, le ciel, la cité céleste, et de l'autre *Templa acherusia*, les enfers. La réunion de la fleur de lys et de l'épée

PHOTO
CONTRECOLLÉE

le
polyptyque
du
*Jugement
dernier*

rouge (blanc et rouge) forme l'hiéroglyphe de Brandlys ou l'androgyné, le *Rebis*. La main gauche du Christ formule le signe de Satan, des maudits, des réprouvés. Avant de s'appeler Christophe, il portait le nom de *Reprobos*.

Juste en dessous, les quatre anges entonnant le signal de la Résurrection et du Jugement dernier, Matthieu XXIV, 31 :

« Et il enverra ses anges qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. »

Le texte de la Vulgate emploie le terme *tuba*. *Tuba* est une trompette droite, *aes rectum*, la même que nous voyons sur la première planche du *Mutus Liber*. Les vibrations sonores éveillent les morts comme Jacob endormi sur sa pierre-oreiller. Il s'agit bien de les redresser, de les rappeler à la vie. *Tuba* joue avec le grec *typas*, marteau, de *typos*, empreinte, marque, sceau imprimé par le choc du poinçon.

Les anges sont habillés de rouge, et les trompettes de cuivre jaunes, le tout nous donne l'*auriflamma*, le *labarum* de Constantin. Les quatre coins du monde symbolisent la croix du Christ. Les deux équinoxes et les deux solstices réunis, les quatre évangiles, les quatre saisons, etc.

Subtilement, le peintre nous montre un champ en pleine germination, annonçant le printemps éternel où les morts ressuscitent à la façon des fleurs. Mais il s'agit bien d'un cimetière puisque le mot *campus* est mis pour *cœmeterium*, *carnerium*, *ossarium*, *polyandrium*, selon le *Glossaire* de Du Cange. Il n'avait donc pas besoin de représenter un cimetière et se montre encore plus explicite. Ce sont aussi *Elysii campi* opposés aux champs Phlégréens, du grec Φλέγω, brûler. Le Phlégéton, le brûlant, le fleuve des enfers.

« Cette cendre [*cinis*] précieuse [...] est le produit de la putréfaction préalable et nécessaire. On y concevra, non

sans effroi, la redoutable responsabilité prise par tout individu qui livre sa dépouille mortelle à la crémation. La sagesse alchimique se prononce irrévocablement *pro retentione sepulturæ et pro usu cœmeterii, in quo cada-vera fidelium quiescunt in expectatione angelicæ tubæ vocantis universam carnem ad ultimum judicium.* »

(Eugène Canseliet, « Le Très-Précieux Don de Dieu », dans la revue *La Tour Saint-Jacques*, n° 9, mars 1957.)

Contrairement à son habitude, le maître ne fait pas suivre d'une traduction l'assertion latine qu'il vient de citer et s'adresse aux disciples de Virgile. Nous allons la donner en français, tant est importante la mise en garde pour les croyants :

[La sagesse alchimique se prononce irrévocablement]
« pour la conservation dans la sépulture, et pour l'usage du cimetière dans lequel les corps morts des fidèles reposent dans l'attente des anges appelant, avec leurs trompettes, tout le monde de la chair pour le Jugement dernier. »

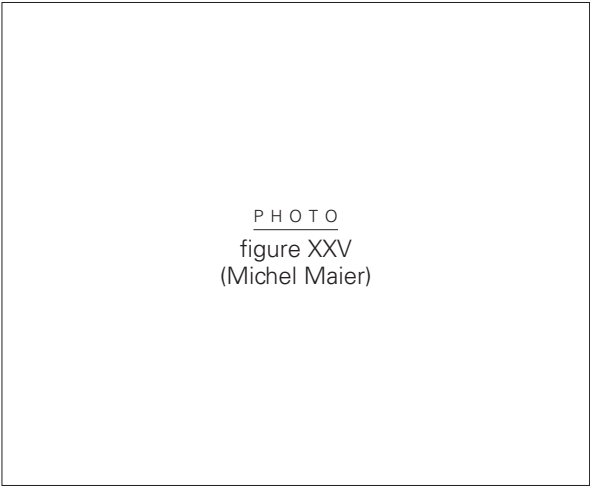
C'est ce que résume Nicolas Flamel qui fit graver, sur sa pierre tumulaire, un cadavre rongé par les vers : « De terre suis venu et en terre retourne ». Nous avons d'abord la terre adamique, ensuite le bleu du ciel ou mercure, et l'or du fondant. Voici un passage édifiant du héraut Sicile, dans son *Blason des couleurs* : « [...] l'or en fa nature, est cler & luifant, vertueux & reconfortât [...] ». C'est la couleur du juste, du saint, mais aussi la Transfiguration sur le mont Thabor (*pureté*, en hébreu) où le Christ resplendit comme le soleil, et Jason ravissant la Toison d'or.

C'est à la voix de l'archange Michel que les morts ressusciteront, au jour du jugement. Il présentera la croix, les clous, la lance et la couronne d'épines. Sur le retable, nous avons quatre anges blancs portant les instruments de la Passion, au nombre de dix. Michel, c'est la plus brillante étoile de l'ordre



P H O T O
saint Michel
(détail du polyptyque)

*L'archange
Michel.*



P H O T O
figure XXV
(Michel Maier)

*Composition
gravée
qui décore,
sur la page
de titre,
la version
latine du
Tripus Aureus
de
Michel Maier.*

des anges, nous dit Clément d'Alexandrie. L'archange porte des ailes de paon, symbole de la résurrection. Dans l'Antiquité, c'était l'oiseau de Junon, *Junonis volucris*, et pour les hermétistes, le feu de roue, la *rota*, la rose des cathédrales et le ballet des couleurs.

Notre *signifer* est pourvu d'un bandeau noir soutenant un bijou composé de cinq perles et d'un rubis faisant penser à une étoile. Son manteau est couvert de perles, de rubis et de saphir, rappelant les trois couleurs de l'Œuvre. La Sainte Vierge en porte aussi abondamment sur l'extrémité de ses manches.

Les sages dénomment la *terre des feuilles*, du nom de *terre des perles*, et que Pythagore appelle une *étoile*, ou la *lumière des perles*. Cette perle est le symbole du royaume des cieux.

Sous son manteau, saint Michel brille du blanc de l'*alba*, Λευκός en grec, évoquant la lumière. Il est pieds nus en signe de pauvreté et tient de la dextre la balance de fer entre le pouce et l'index. Nous assistons à la psychostasie rappelant la religion égyptienne. Chez les Grecs, c'est le dieu Hermès psychopompe.

Son regard exprime l'équité du juge au sens vrai du terme. La balance, en grec Τάλαντον, Τρυτάνη, Ζυγός, Πλάστιγξ, la balance de Zeus ; en latin *balantia*, *balanx*, *bilanx*, *libra balanx*, *balentia*. Comment ne pas songer à Basile Valentin, de *valentia*, *virtus*, Πώμη, Δύναμις. Dans l'introduction à sa traduction des *Douze clefs*, Eugène Canseliet nous dit, à propos de la figure XXV, reproduite ci-contre :

« On y voit Basile Valentin en moine froqué, coiffé du capuce et tenant une balance à fléau où s'équilibrent, dans les deux bassinets, le feu et l'eau, qu'il désigne de la dextre, tout en serrant contre soi, le bras plié en équerre, un gros livre fermé. C'est l'allégorie des deux Jugements cycliques de l'humanité. L'un, subi par l'eau

avec le Déluge ; l'autre, annoncé dans l'Homme-Dieu de qui Jean-Baptiste dit : "Lui-même vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu." (*S. Matth., III, 11*). »

Et en écho, nous avons dans le tableau de Valdés Leal cette fameuse balance tenue par la Nature elle-même, selon les propos d'Eugène Canseliet dans sa préface de la *Nouvelle assemblée des philosophes chymiques* par Claude d'Ygé. Il nous semble essentiel de dire quelques mots sur cette peinture.

Tout d'abord, la scène se passe dans une crypte voûtée d'où surgit la main de Dame Nature crucifiée, venue d'en haut, tenant la balance des sages parfaitement équilibrée.

Le phylactère du bas, avec son inscription « FINIS GLORIÆ MUNDI », rappelle le Jugement dernier. Maintenant, si l'on supprime les initiales de chaque mot (F, G, M), il nous reste INIS LORIÆ UNDI, que l'on peut lire IGNIS LORUM UNDA ou FEU-MÉDIATEUR-EAU. Cette inscription se trouve devant le cercueil, de couleur rouge, de l'évêque se décomposant. Son regard se porte sur l'inscription de dix-sept lettres, chiffre secret de 153. Phonétiquement en grec, *évêque* peut se lire Εὐήχος, sonore, retentissant, comme les trompettes de l'Apocalypse.

Il s'agit du sel harmoniac. C'est aussi Éros, *air-os*, l'os à air ou tibia, flûte en os, le médiateur par excellence. Cela sera confirmé par les inscriptions en espagnol, NI MÁS, NI MENOS, *ni plus, ni moins*. Le choix de l'espagnol relève d'un sens caché du phénicien *span*. On obtient la formule + et -. Grasset, dans son article sur le cinquième livre de Rabelais, nous donne la solution :

« [...] le + et le - sont les deux faces de la divinité, dont la troisième est formée par leur réunion, de sorte que le mystère de la Trinité s'exprime ainsi : + (- +) -, ou 4 (5 4) 5, ce qui se prononçait le *quart*, le *concors* et la *quine*. Sur un autel antique du Louvre, ce dogme est représenté par *Mars* et *Vénus* reunis par l'Amour. »

P H O T O
Valdés Leal
Finis Gloriæ Mundi

Juan de Valdés Leal
Finis Gloriæ Mundi

Telle est la signification de *concors*, en français : *concorde*. En latin *cum cor*, avec le cœur.

L'évêque étendu dans son cercueil repose avec sa crosse. Du Cange précise : « Crocia, dicta a similitudine crucis », la crosse dite par ressemblance à la croix, du grec *krios*, le bélier. C'est aussi le bâton pastoral de la justice et de la miséricorde.

Une hulotte, posée sur la troisième marche de pierre, se tenant dans la demi-pénombre, observe l'évêque. La porte de la crypte est ouverte laissant filtrer la lumière. Nous avons le rébus élémentaire *lumière + chouette*, donnant en grec Φῶς et βύας pour Φοῖβάς, Φοῖβος, prophétesse, Pythie ou Sibylle de Cumes se trouvant dans sa grotte. C'est aussi Athéna *glaucois* la déesse clairvoyante aux yeux verts qui voit dans les ténèbres...

La hulotte ou huette – la chouette noire, nycticorax, le corbeau de nuit – pousse un cri lugubre : Οὐαί, hélas, malheur à l'humanité. Elle hulule avec force.

De son côté, don Miguel de Mañara, enveloppé dans son manteau de l'ordre de Calatrava, observe la balance fatidique. Mañara est « *couché rené sépulcre* ». Pour rendre compte de l'intégralité du message, il faudrait écrire un livre.

À côté, un autre tableau représentant « le *mort squelette* de la danse macabre » tenant sous son bras un cercueil et sa faux de la main gauche, celle de la Quinte, et de l'autre éteint la lumière symbole de la vie. « IN ICTU OCULI », *d'un seul coup les yeux*, traduit Eugène Canseliet. Ce squelette incarne l'âge de fer finissant. Au centre, la Toison d'or ou l'âge d'or à venir. La mort est semblable à un éteignoir de cierge comme la figure de Maître Pierre du Coignet à Notre-Dame où les fidèles venaient éteindre leurs bougies. »

C'est la planète Vénus qui préside au signe de la Balance, avec ses bassins d'or, signe cardinal d'air.

Saint Michel, le *signifer*, le passeur d'âmes, le vainqueur du diable. Dans les Litanies, il est appelé : sagesse divine, source

P H O T O

Valdés Leal
In Ictu Oculi

Juan de Valdés Leal
In ictu oculi

P H O T O
le damné
(détail du polyptyque)

Le damné.

abondante, lumière et constance des âmes, héraut de la sentence éternelle. Autrefois, on lui consacrait une chapelle à l'intérieur des cimetières. C'est la porte occidentale, l'équinoxe d'automne (fêté le 29 septembre), l'Ouest, le soleil couchant. Avec le Christ, il se tient exactement au milieu du retable, trois panneaux d'un côté et de l'autre, soit trois et trois, ou trente-trois, l'âge de la mort du Christ.

Son nom signifie en hébreu : semblable à Dieu. Nous proposons en grec : Μακέλη ou Διός Μάκελλα, la foudre, le feu du ciel. Il remplace Zeus, et comme lui porte la balance. René Alleau, dans son livre *Énigmes et symboles du mont Saint-Michel* propose Μυχός-Αέλιος (dialecte dorien) pour Ηλιος, *port du soleil*, qu'on peut traduire par *caverne du soleil*.

La balance qu'il tient est donc le pivot du sort des âmes. À droite, c'est l'Est, le printemps éternel, le Paradis, le soleil levant. De l'autre côté, l'Ouest, la mort, l'équinoxe d'automne, l'enfer avec son feu infernal en opposition avec le feu céleste.

L'heure a sonné, le bassin de la balance s'est abaissé par le poids des souillures, et le damné claque des dents d'horreur et d'effroi devant l'ampleur de sa conduite désastreuse durant son vivant. Ayant échappé à la justice terrestre, il pensait qu'il n'avait plus de compte à rendre post mortem. Au-dessus de sa tête, en lettres d'or est inscrit le mot PECCATA, les péchés. Pour nous, le terme est d'importance, car il livre la clef de lecture hermétique en sachant que *peccata* est l'équivalent exact du terme *tartara*. « Tartara, scoria de dolio vini » : c'est le tartre fixé sur les parois du tonneau.

Tartara, c'est aussi l'enfer, *tenebrica plaga*, la région des enfers, grand gouffre qui se trouve sous la terre. L'Érèbe, synonyme de Tartare, le noir corbeau. Les Égyptiens opposèrent l'Amenti aux Demeures célestes. Les damnés sont exposés à l'ardeur du feu central dont les Pythagoriciens faisaient le foyer de l'activité du monde.

« Le mot *Tartara*, selon Ambrosius Calepinus, répond à un neutre pluriel. Selon le même érudit, son équivalent en hébreu est le mot *Schéol* et il désigne soit l'Enfer, soit un lieu très profond où les choses sont confondues et troublées.

Vaincre le Tartare signifierait donc triompher du désordre qui trouble non seulement l'harmonie des corps, mais aussi celles des âmes en les entraînant dans les zones obscures de l'attraction terrestre. » (Extrait de l'article « La messe des fous » par René Alleau, dans *La Tour Saint-Jacques*, n° 9, avril 1957.)

Sur le retable, nous avons un réprouvé qui se tire l'oreille et se mord la main. Tout le monde connaît l'expression « s'en mordre les doigts » ou se repentir, et « se faire tirer l'oreille » quand on a commis un acte répréhensible. Mais nous avons le rébus MORD-MAIN-TENANT, soit *mort maintenant*. C'est la vraie mort, il n'y a plus d'espoir. Il est attiré par une force centripète dont il ne peut plus s'arracher.

Sur le retable les réprouvés subissent la force de gravitation qui les dirige vers l'abîme afin d'être dévorés par les flammes de l'enfer. Rien ne peut plus arrêter cette chute vertigineuse et définitive : « Ce feu central est remarquablement bien traduit à Versailles par la fontaine de l'Encelade », nous dit Coia-Gatie dans son chapitre XIII consacré à la Mort. Le mot vient du grec *Εγκέλαδος* signifiant *qui fait du bruit*. Encelade, géant redoutable, fils du Tartare et de la Terre, Jupiter le couvrit du poids énorme de l'Etna en Sicile. C'est lui dont l'haleine embrasée exhale les feux que lance le volcan. Ce géant se confond avec Typhon. C'est le feu infernal et secret appelé « noster chalybs » par Eyrenée Philalèthe.

Dans l'emblème du *Triomphe hermétique* de Limojon de Saint-Didier, on peut voir une cavité béante d'où jaillissent des flammes venant des entrailles de la terre.

« C'est bien à l'issue de leur incarnation terrestre que la sélection sera faite entre les âmes qui devront retomber dans le chaos infernal et celles qui accèderont à la cité céleste. Cette séparation sera concrètement réalisée en alchimie grâce à la connaissance des proportions et du feu secret, et lors du jugement ultime, par l'archange au front ceint d'un bijou et dont la tunique blanche est recouverte par un manteau de pourpre et d'or doublé de vert. » (André Coia-Gatie, *La Chevalerie errante*, chapitre 9, « La Justice ou le médiateur ».)

C'est alors que l'âme doit être plus légère que le vent, *levior aura*.

Le personnage sur le plateau élevé exprime la sérénité, au-dessus, le nom latin VIRTUTES. Ce sont les vertus morales et physiques, le courage, l'amour, la loyauté, la fidélité, la crainte de Dieu... Mais aussi, *virtus*, c'est la force, la foi en Dieu. En Alchimie, c'est « l'extraction des vertus ou noyaux en corporifiant les esprits et en spiritualisant les corps », nous dit René Alleau. Les élus sont nus et purifiés, ils se dirigent vers la cité céleste et se retrouvent comme Adam et Ève avant la chute provoquée par le serpent infernal.

Tout, ici, ne peut être qu'harmonie et on comprend que les damnés en soient exclus. C'est l'éternel printemps, la saison verte, dorée, l'aurore d'une nouvelle vie, la primevère. À l'entrée, nous avons une parure de verdure ornée de fleurs printanières, explicitée par Eliane Gondinet-Wallstein dans son beau livre intitulé *Un retable pour l'Au-delà*.

Tout d'abord, nous avons la *veronica* à fleurs bleues, de *vero-nica*, la victoire du printemps ; on peut lire aussi : *verre unique*. Le muguet ou lis des vallées, clochettes blanches, l'*aster* ou *stella*. La fraise des bois. La Vierge Marie, dans certaines traditions, mange des fraises ; parfois, sous l'intervention d'une bonne fée, elle se change en or.

P H O T O
l'élu
(détail du polyptyque)

L'élu.

Le trèfle représente souvent la Trinité. La violette, de *viola*, porte un éperon, et la violette des sorciers est la pervenche, fleur fétiche de Mistral. Le bouton d'or ou immortelle rappelle le retour à l'âge d'or. La pâquerette, petite marguerite, *bellis*, *margaritum* ou Eucharistie. La valériane, de *valeriana sylvestris*, fleurs blanchâtres, exprime la force de la jeunesse, et la centaurée, fleurs rouges, est la fleur du sage Chiron, le grand initiateur. L'œillet, quant à lui, est la fleur de saint Pierre, qui se dit *clavel* en espagnol.

C'est bien la rosée qui, en humidifiant la terre, a fait jaillir un parterre de fleurs.

Le premier à rentrer dans la Jérusalem céleste est un moine, sans doute de Cluny. Il porte la tonsure (*corona*). Mais si on applique la cryptographie enseignée par Grasset d'Orcet, nous avons le rébus suivant : *lisse-crâne*, pour *licrâne* ou *licorne*. Dans *Deux logis alchimiques*, Eugène Canseliet rapproche *licorne* de Λύκη Ορνις, l'aube, la lumière naissante, avant d'ajouter :

« La licorne est aussi la longue opération par laquelle les artistes, en de fréquentes réitérations, recueillent et rassemblent l'âme sulfureuse montant, peu à peu, du sein de la terre rouge, à travers le bain mercuriel, afin qu'elle prenne un corps nouveau à la surface. Dans la parfaite réunion des deux principes, spirituel et corporel, celui-ci, qui est le sel, prend la belle couleur verte de celui-là, expliquant le rôle allégorique de la végétation, de la forêt [...]. »

On peut écrire aussi Λιγύς-Ορνις ou le *chant du coq*. Souvent, le terme *viridarium* est mis pour *paradisium*.

L'ange gardien de la porte est habillé de blanc, il porte un manteau vert dont la doublure est rutilante, ses ailes sont vert et blanc, une chevelure blonde retenue par un diadème où la perle domine. Il regarde avec bienveillance les élus rentrant

dans la cité et s'apprêtant à monter les marches d'un escalier dextrogyre les conduisant à la félicité.

Mais consultons l'*Apocalypse* de saint Jean à propos de la Jérusalem descendant du ciel comme une épouse.

XXI, 11. « Elle était toute brillante de la clarté de Dieu ; et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspé transparente comme du cristal. »

XXI, 12. « Elle avait une grande et haute muraille où il y avait douze portes et douze anges ; un à chaque porte... »

XXI, 13. « Il y avait trois portes à l'Orient ; trois portes au septentrion, trois portes au midi, et trois portes à l'Occident. »

XXI, 14. « Et la muraille avait douze fondements sur lesquels étaient écrits les noms des douze apôtres de l'agneau. »

XXI, 15. « Celui qui parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille... »

XXI, 16. « Or la ville est bâtie en carré, aussi longue que large. Il mesura donc la ville avec sa toise, et il la trouva de douze mille stades ; la longueur, la hauteur et la largeur en étaient égales. »

XXI, 17. « Il en mesura aussi la muraille qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. »

XXI, 18. « Cette muraille était bâtie de jaspé ; et la ville était d'or pur, semblable à du verre très clair. »

La ville est donc un cube entouré d'une enceinte carrée.

144 divisé par 12 égale 12.

144 divisé par 4 égale 36, le carré du soleil.

Le cube est aussi un dé dont les six côtés forment une croix latine.

Les six premiers nombres, $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6$, additionnés donnent 21, chiffre permanent rencontré dans cette étude. En dehors du Christ et de saint Michel, nous avons vingt-et-un personnages répartis des deux côtés du Seigneur : $11 + 10 = 21$.

Nous avons onze marches apparentes à l'entrée de la cité céleste. Dans l'alphabet secret de Nicolas de Bonneville, 11 correspond à la lettre L ou HELIOS, le soleil, 10 à la lettre K, KL pour *Kohol* ou antimoine. La muraille de jaspe vert ou *jaspis smaragdo*. La couleur verte représente la Foi, la Force, l'Espérance et l'éternelle jeunesse.

Nous avons l'*or-vert* ou *or jeune*. Dès lors, pour un hermétisme, la cité se trouve parfaitement identifiée, elle descend bien du ciel. L'agneau, c'est la croix et la lampe : « Et lucerna ejus est agnus » (*Apocalypse*, XXI, 23).

LA SAINTE VIERGE

C'est un des piliers de l'Arche en ciel, représentant la Nouvelle Alliance. La Vierge Marie, par ses vêtements, exprime différents aspects symboliques.

Par le noir, nous sommes renvoyés à la *Materia prima*, ou Vierge noire, à la *Virgo paritura*, des cryptes d'églises lui étant consacrées, où elle se tient le plus souvent.

Par le bleu est évoqué le ciel nocturne : « Sancta Maria ora pro nobis ».

[...] la Vierge est figurée, pour votre instruction, les pieds posés sur le croissant *lunaire*, toujours vêtue de bleu, couleur symbolique de l'astre des nuits. [...]

[L'étoile] indique la naissance du *filz du soleil*. Rappelons ici, à propos de cet astre, la devise de Nicolas Rollin, chancelier de Philippe le Bon, qui fut peinte en 1447 sur le carrelage de l'hôpital de Beaune, dont il était le fondateur. Cette devise, présentée à la manière d'un rébus, – Seule ★, – manifestait la science de son possesseur par le *signe* caractéristique de l'Œuvre, l'unique, la *seule étoile*. (Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*)

Par le blanc de sa coiffe et des perles qu'elle porte, c'est l'*Immaculata Conceptio* ; la matière est devenue resplendissante et lumineuse. Ses yeux sont d'une grande douceur, lui donnant une noblesse incomparable : « C'est ma douce Patronne en qui j'ai mis tous mes espoirs ».

Elle est l'élément capital du christianisme, puisque sans elle rien n'aurait été possible.

SAINT JEAN BAPTISTE

Le précurseur a un visage rayonnant, il est barbu et chevelu comme une statue de Neptune, le laveur, le dieu des eaux : « Cependant, Jean avait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » (Matthieu, III, 4.)

Nous ne nous arrêterons pas sur sa nourriture mais seulement sur son vêtement. Comme Hercule portant sa peau de lion, Jean peut être assimilé au chameau. On peut le décomposer en Cham, *calidus*, et eau, d'où *feu-eau*. Jean le précurseur, du grec Πρό-δρομος, Κάμηλος δρομος, c'est le chameau de course. Au musée du Louvre, il est représenté portant un enfant sur son dos, *camelus* pour *camerus*, de καμάρα, voûte, arcade. C'est, nous dit Grasset d'Orcet :

« [...] la déesse grecque *Cambé* ou la Bossue [...] qui représentait le point le plus méridional du nome, celui où le soleil, à l'apogée de sa course, s'infléchit en décrivant une courbe que les Grecs personnifiaient dans une divinité bossue [...]. » (« Les fouilles d'Utique », *Revue Britannique*, octobre 1881. Article repris dans *Hiéroglyphie dans l'art antique*, éd. Les Trois *R*, 2002.)

Après avoir franchi le solstice d'été, le soleil devient déclinant et diminue constamment. C'est exactement saint Jean-Baptiste fêté le 24 juin sous le signe du Cancer, signe cardinal de l'élément eau, planète Lune. C'est aussi le vaisseau

du désert. Cette peau grossière que porte notre saint sera la future Toison d'or.

Dans ses Litanies, Jean est appelé : lanterne, ange, voix, Élie, baptiste du Sauveur, Lucifer ou étoile du matin, héraut, etc...

« Nous voyons nous-même, dans le Précurseur, le baptême, le lavage et la purification préalable, sans laquelle nul ne saurait utilement se livrer à la recherche antique. N'était-il pas indispensable qu'on fût baptisé, afin de contempler le *saint vaisseau* dont la vue était refusée aux infidèles. » (Eugène Canseliet, « La quête alchimique du Graal », *Atlantis*, n° 230, juillet-août 1965.)

Un rapprochement avec le dieu Oannès serait à faire, le dieu-poisson.

Son grand manteau violet, *ion* en grec, exprime la violette printanière. Il mourut décapité sur l'ordre d'Hérode. La tête de Jean Baptiste sur un plateau fait penser au Baphomet des Templiers. Il traduit le *caput mortuum* des sages...

Mais nous ne sommes plus au temps de la pénitence, mais du Jugement.

LES APÔTRES

A *pocalypse*, chapitre XII, 1 : « Il parut encore un grand prodige dans le ciel ; c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête ». Nous ne commenterons pas le hiéroglyphe *pié-lune* et nous indiquerons simplement que la plupart des exégètes indiquent que les douze étoiles sont les apôtres. *Apôtre* vient du grec *apostolos* ; avec l'épisémon (ST) nous avons le rébus *apo-stella*, en vieux français : apostle, apostoile, apostre. Fulcanelli nous dit que l'épisémon « doit correspondre au nombre six. [...] Et c'est l'artisan secret, l'esprit enclos dans la substance brute [...] ». Ce sont les six couleurs de l'arc-en-ciel : violet, bleu, vert, jaune, orange, rouge. Le Christ repose sur la pierre philosophale issue des multiples couleurs. διά-βασις : trajet, passage, pont de passage, intervalle des sons. Zeus qui préside au passage.

Les apôtres sont assis en demi-cercle à la manière d'un chœur dans une église. *Choros*, chœur, ballet, etc. Les parfums, les couleurs, les sons sont des vibrations, l'art de musique par excellence, la grande coction. On comprend bien pourquoi les apôtres n'ont pas leurs attributs, puisqu'il s'agit de mettre en valeur les couleurs. Ils représentent la gamme chromatique, les douze constellations, les douze travaux d'Hercule, etc.

Les apôtres sont répartis six du côté de la Vierge et six du côté de saint Jean Baptiste. Ils sont entourés par la nuée

céleste, flammes d'or évoquant la cité d'Héliopolis. Du côté droit, Pierre est habillé de rouge, et à gauche, Paul de vert. Ils sont assis sur des sièges curules. La *sella curulis*. La particularité de cette chaise est de former un X. Sur la chaise de saint Pierre à Rome se trouvent les douze travaux d'Hercule. *Sella* joue avec *stella*, scel et *cella*. L'étymologie de *curulis* vient de *currus* parce que le siège ainsi nommé se trouvait à l'origine sur un char, le *currus triumphalis*. On pense immédiatement au *Currus Triumphalis Antimonii* de Basile Valentin.

Saint Pierre se caractérise par la couleur rouge qui peut exprimer l'amour, le lien universel des êtres ; par contre, le vert désigne la création du monde, la naissance de tout ce qui est. Le vert symbolise l'eau et le rouge le feu, l'ensemble donne le *feu-eau*. D'un côté, nous avons l'Église de Pierre, de *Petros*, *petra*, *Petrus* en latin ou *Païter*, le marcheur tenant les clefs, le gardien représentant la Quarte solaire, opposé à Paul, du grec Παύλος, cessation, repos, celui qui s'arrête, symbolisé par le cimetière ou la Quinte. À noter qu'à Paris, du temps de Flamel, il y avait le charnier Saint-Paul réservé à l'aristocratie et le cimetière des Saints-Innocents pour les pauvres.

L'un représente l'Église de l'Occident et l'autre l'Église d'Orient. Comme l'enseigne Grasset d'Orcet, les Pauliniens sont adorateurs du Πῦρ ἀναλίσκόμενον, *Pyr analiskomenon* ou feu qui consume, représenté dans la Trinité chrétienne par le Saint-Esprit ou Polia du *Songe de Poliphile*, la colombe de feu, reine de l'air.

Du côté de la Vierge, les trois premiers apôtres traduisent les trois couleurs de l'œuvre, le noir, le blanc et le rouge. Le calendrier répartit leurs fêtes sur les quatre saisons de l'année dont nous savons, comme l'indique Limojon de Saint-Didier dans son *Triomphe hermétique*, qu'il faut commencer par l'hiver, c'est le *beau corps* ou *corbeau*.

La gamme *chromatique* vient du mot Χρώμα signifiant couleur. Le chercheur devra retrouver la correspondance exacte entre les planètes et les métaux. Il faut tenir compte que l'arc-en-ciel ne comporte en réalité que six couleurs et non pas sept. Il faut revoir les indications données par les Adeptes pour résoudre ce problème en se posant la question de savoir pourquoi on a brouillé les correspondances. En un mot, rétablir la grande Harmonie, en sachant que ce vocable vient du grec Ἀρμονία. Fulcanelli nous parle du *sel harmoniac*, *sel d'Ammon* ; Jupiter possédait un temple appelé *Asbeste*...

Il faut savoir accorder son instrument pour jouer la mélodie.

LA QUARTE

D'arrière les apôtres, du côté gauche (à dextre, suivant la lecture héraldique), nous avons quatre personnages représentant la Quarte, trois appartiennent à l'Église et un à la royauté, le roi de l'œuvre ; sa reine se tient en face de lui, à l'autre extrémité du retable.

Le pape est reconnaissable avec son trirègne symbolisant l'œuf des sages ou lion vert. Il rappelle le Pontifex Maximus des Romains. C'est le successeur de Pierre. Il possède les clefs du royaume permettant d'accéder au Paradis. C'est le pont entre le monde d'en bas et d'en haut.

Quant au roi, ainsi que la reine, ils portent des couronnes fleurdelisées rappelant la planche quatre du *Splendor Solis* de Salomon Trismosin. À la seule différence que le roi porte un manteau d'or et de vert et non pas de pourpre. Le chercheur devra s'interroger pourquoi.

Les membres de l'Église sont là pour rappeler qu'il s'agit d'un art sacerdotal.

LA QUINTE

Sur le côté droit (à sénestre, suivant la lecture héraldique), trois femmes évoquant les Hespérides, les Grâces ou les Parques. Traditionnellement, les Hespérides se situent au couchant, comme sur le retable. Grasset nous informe qu'elles représentent le *girement* de l'âme. Aujourd'hui, nous pouvons admirer au Louvre le tombeau du cœur d'Henri II. Les Charités se tiennent par la main pour effectuer une ronde et soutiennent le vase contenant le cœur du roi. On pense tout de suite à la clef IX des *Douze Clefs* de Basile Valentin, où nous avons une giration du cœur symbolisant le *rebis* des sages.

Les trois jeunes femmes portent l'une une couronne royale et les deux autres un bandeau noir. En latin, *bandum* pour *bannum* ou *vexillum*, *signum*. *Vexilla mortua*, la bannière noire qui est suspendue aux maisons des morts. On dit aussi *fascia* et *diadema*. Leurs chevelures abondantes rappellent la Toison d'or. Leur nombre traduit la triple réitération pour obtenir la *Pierre philosophale* dans toute sa perfection. Elles appartiennent à la Quinte, c'est-à-dire $5 \times 3 = 15$.

Les bandeaux et la couronne de la reine portent les trois pierres précieuses rappelant une fois de plus les trois couleurs de l'œuvre. Il est inutile de s'appesantir sur les couleurs portées par les apôtres puisqu'elles sont révélées dans la pratique philosophale.

Tous les commentateurs ont repéré les deux triangles formant le Sceau de Salomon : le *triangle de feu* composé par le Christ, la Vierge et saint Jean Baptiste, et le *triangle d'eau* avec saint Michel et les anges tenant les instruments de la Passion. Dans son *Mystère des Cathédrales*, Fulcanelli nous en donne l'explication :

« C'est une figure radiée, à six pointes (*digamma*), dite *Étoile des Mages*, qui rayonne à la surface du compost. »

« C'est l'union des deux triangles du feu et de l'eau, ou du soufre et du mercure assemblés en un seul corps, qui génère l'astre à six pointes, hiéroglyphe de l'Œuvre par excellence et de la Pierre Philosophale réalisée. »

LE VITRAIL DE LA CHAPELLE

Notre étude du vitrail de la chapelle commencera par le bas de la composition afin de lire l'inscription : « Des-sus Nicolas Rolin chancelier et Dame Guigogne de Salins qui fondèrent cet hospital l'an de N[otre] S[eigneur] MCCCCXLIII [1443] ».

C'est la reprise du retable fermé, mais avec quelques variantes. Au centre se trouve une Mater Dolorosa au pied de la croix où le Christ vivant observe les trois enfants ressuscités par le bon saint Nicolas, patron de Nicolas Rolin. Saint Nicolas, en tenue d'évêque, porte un manteau de couleur verte et un pallium d'or. De la main droite, il désigne le chancelier, et de la gauche, le bâton épiscopal. Le sol est pavé de carreaux noirs et blancs, semblable au beaucéant des Templiers.

Quelques mots sur saint Nicolas me semblent utiles dans ce contexte. Il faut savoir que Nicolas, en grec, a aussi le sens de gâteau. Il est né à Patras, en Lycie (culte d'Apollon), de Λύκη, en latin *lux*, *lucis*. Patras pour *patria* et *petra*, pierre. Son père se nomme Épiphanus (manifestation de l'étoile), et sa mère Jeanne (de *Ianna* ou *Diana*).

Nicolas peut s'interpréter Νίπτω-Λας, *laver*, *baigner la pierre*. Le premier jour de sa naissance, on le baigne et il se tient debout. C'est le baigneur de la galette des rois. Il tête sa mère le mercredi, jour de Mercure, et le vendredi, jour de Vénus. Il forme le mercure double ou *rebis*.

P H O T O
vitrail
(partie basse)

*Le soubassement
du vitrail
qui orne la chapelle
de la
grande salle des pauvres.*

C'est la minière de l'or, et c'est pourquoi il dote les trois filles vierges afin de leur éviter la prostitution et qu'elles puissent se marier. Il protège les navigateurs et, pour cette raison, il est souvent assimilé au dieu Neptune. Grâce à la minière de l'or il fournit le blé, et son exploit le plus connu c'est de ressusciter les trois petits enfants tués par le boucher avec son grand couteau qui était dans le saloir.

Il sera évêque de Myre en pénétrant le premier dans la basilique, ou *vaisseau des sages*, où il sera consacré évêque. La ville de Myre, ou Myrra, rappelle la myrrhe, du grec Μύρα, de μύρον, huile ou parfum. De son tombeau s'écoule l'eau et l'huile, soit *eau-feu* ou feu secret. Il mourut un six décembre et sera le saint patron de la Lorraine (*l'or règne*) ; on pense aussi au fameux verre de Lorraine.

Un fidèle rapporta de Bari, en Italie, le doigt de saint Nicolas qui sera déposé à Saint-Nicolas-de-Port, église signalée par Coia-Gatie dans sa *Chevalerie errante*. À Saint-Nicolas-de-Port, nous avons la rosace des Fils du soleil. Au cours de son périple, Jeanne d'Arc s'y rendra en pèlerinage.

Il ira en Égypte pour rencontrer saint Antoine qui se trouve à côté de lui sur le vitrail, près de Guigone de Salins. De sa main gauche, Antoine (déjà étudié ici, voir plus haut, page 57) touche la noble Dame, et de l'autre tient son bâton de pèlerin.

En portant le regard au-dessus de cette scène, on lit : «Hault et puissant Seinieur Éminent, dict le bon duc de Bourgogne, et Noble Dame Isabeau de Portugal, sa femme »,

P H O T O
vitrail
(partie haute)

*La partie supérieure
du vitrail.*

inscription qui légende la composition figurée dans la partie supérieure du vitrail. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, porte le collier de la Toison d'or, ordre créé par lui en 1430 lors de son mariage. À ses côtés, les saints patrons de la Bourgogne, saint André et la Vierge Marie. Nous avons aussi sainte Marthe, sainte Madeleine et sainte Élisabeth. En arrière-plan, le Golgotha.

Du côté droit (à sénestre, suivant la lecture héraldique), Gesmas, le mauvais larron, futur damné puisque le diable lui arrache son âme pour l'emporter en enfer. Une correspondance apparaît avec la balance de saint Michel, la croix du Christ représentant le fléau. Sur la gauche (à dextre, en lecture héraldique), le bon larron Desmas emporté par un ange vers la cité céleste.

Plus haut, les instruments de la Passion, bien connus des fils de science en ce qui concerne leur symbolique en corrélation avec le retable.



CONCLUSION

Enfin, le Jugement dernier est un thème récurrent que l'on retrouve dans toute la période médiévale. Mais le choix de la composition de Rogier Van der Weyden est original dans sa conception thématique, comme le signale Eliane Gondinet-Wallstein dans son livre *Un retable pour l'Au-delà*.

En tout cas, la Vierge Marie peut être considérée comme le signe zodiacal *Virgo*, Astrée ou Érigone tenant la balance. De l'autre côté, saint Jean Baptiste, signe du Cancer. On oscille du signe de la Balance à celui du Cancer.

Le fleuve Jourdain signifie en hébreu : le fleuve du jugement. Le précurseur exerçait son office au lieu-dit Béthanie, le lieu du pauvre, en grec *Bethabara*, la maison du passage.

Chez les Persans, nous dit Noël, un des bassins de la balance s'appelle bassin de la lumière et l'autre bassin des ténèbres. Le jour du Jugement, le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin des lumières et celui des mauvaises dans le bassin des ténèbres. C'est après cet examen que les corps vont passer le pont (à rapprocher de l'arc-en-ciel) étendu sur le feu éternel. On peut remarquer le jeu de mots de *libra* et *liber*. Le livre ouvert sera la balance équilibrée comme sur la statue du tombeau des Carmes.

Saint Michel représente Hermès psychopompe. Diogène Laërte nous informe que ce fut Pythagore qui apporta d'Égypte en Grèce le mythe d'Hermès psychopompe. Suivant

les croyances égyptiennes, la voie lactée, *zona alba*, était la voie des âmes.

Le Christ sur la boule du monde évoque le bouleversement futur en concomitance avec le jugement des âmes. Et en écho, les paroles de Jean Baptiste (Matthieu III, 11) : « Moi, je vous baptise dans l'eau. Lui, vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. » Comment ne pas penser à la quatrième églogue de Virgile ? Citons la traduction qu'en donne Eugène Canseliet dans son article « Brèves réflexions sur le mystère des cycles » :

« Déjà vient le dernier âge de la prédiction de Cumes ;
De nouveau commence le grand ordre des siècles.
Déjà revient aussi la Vierge, revient le règne de Saturne ;
Déjà une nouvelle race descend du ciel élevé.
Toi, chaste Lucine, favorise seulement l'enfant naissant
Par lequel d'abord cessera l'âge de fer,
Puis paraîtra la race d'or par le monde entier :
Déjà règne ton Apollon. »

Personnellement, nous pensons que Virgile cite le consul Pollion pour des raisons purement acroamatiques. *Pollio* signifie aussi kermès, cochenille, et consul s'orthographiait *consol*, pour *cum sol*, avec le soleil. Jupiter était surnommé *Consul*, le *Jus Pater*. Le consul était nommé le premier janvier sous la domination du dieu Janus, de *janua*, le dieu des portes.

C'est donc Jupiter possédant le rouge divin, le Christ
du retable habillé de pourpre ou la pierre
philosophale, le phénix renaissant
de ses cendres.



Bibliographie

Charles ALEXANDRE

Dictionnaire grec-français, Paris, éd. Hachette, 1868.

René ALLEAU

« La messe des fous », revue *La Tour Saint-Jacques*, n° 9, mars-avril 1957.

Énigmes et symboles du Mont Saint-Michel, Paris, éd. Julliard, 1970.

APOLLONIOS DE RHODES

Les Argonautiques, Paris, 3 tomes, éd. Les Belles Lettres, 1974.

Abbé Étienne BAVARD

L'hôtel-Dieu de Beaune, Marseille, éd. Lafitte reprint, 1979.

Charles BIGARNE

Considérations sur le culte d'Isis chez les Éduens, Beaune, A. Lambert éditeur, 1862.

Étude historique sur le chancelier Rolin et sur sa famille, Beaune, A. Lambert éditeur, 1860.

Eugène CANSELIET

Alchimie, Études diverses de symbolisme hermétique et de pratique philosophale, Paris, éd. Pauvert, 1964.

Deux logis alchimiques, En marge de la science et de l'histoire, éd. Pauvert, 1979.

« Le bénitier et le tombeau de Jacques Cœur », revue *Atlantis*, n° 188, septembre-octobre 1957.

« L'étoile des Mages », revue *Atlantis*, n° 210, janvier-février 1962.

« La quête alchimique du Graal », revue *Atlantis*, n° 230, juillet-août 1965.

« Hétérodoxe propos sur l'église Saint-Merry », revue *Atlantis*, n° 223, mai-juin 1964.

« Brèves réflexions sur le mystère des cycles », revue *Atlantis*, n° 244, janvier-février 1968.

« Les écoinçons des stalles de la cathédrale de Poitiers et leur interprétation alchimique », revue *Atlantis*, n° 332, mai-juin 1984.

R. P. Louis DE CARRIÈRES

Sainte Bible, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament (Vulgate), avec une traduction française en forme de paraphrase, 1854.

Blaise CENDRARS

L'homme foudroyé, Paris, éd. Denoël, 1945.

André COIA-GATIE

La chevalerie errante, Paris, éd. La Table d'émeraude, 1992.

LE COSMOPOLITE

La Nouvelle Lumière chymique, pour servir d'éclaircissement aux trois principes de la Nature, Paris, éd. Retz, coll. Bibliotheca hermetica, 1976.

Abbé Augustin CROSNIER

Iconographie chrétienne, ou Étude des sculptures, peintures, etc., qu'on rencontre sur les monuments religieux du Moyen Âge, Paris, éd. Derache, 1848.

Charles DU CANGE

Glossarium mediæ et infimæ latinitatis.

FULCANELLI

Le Mystère des Cathédrales, Paris, éd. Pauvert, 1964.

Les Demeures philosophales, 2 tomes, Paris, éd. Pauvert, 1965.

Eliane GONDINET-WALLSTEIN

Un retable pour l'Au-delà, Paris, éd. Mame, 1990.

Sosthène GRASSET D'ORCET

Matériaux cryptographiques, recueillis et assemblés par Bernard Allieu et Alain Barthélémy, éd. LesTrois \mathcal{R} , 1983.

«La Croix de verre», *Revue Britannique*, 1887,
t. 5, p. 5-46 et 285-330 (première et deuxième livraisons),
t. 6, p. 5-66 (troisième livraison).

Ces trois livraisons sont reprises dans *La Croix de verre*, précédé de *Le Siège de Lyon*, éd. E-dite, 2001.

LAMBSPRINCK

Traité de la pierre philosophale, Paris, éd. Retz, coll. Bibliotheca Hermetica, 1972.

Abbé Joseph-Alexandre MARTIGNY

Dictionnaire des antiquités chrétiennes, Paris, éd. Hachette, 1865.

Henri MARTIN

Histoire de France, Paris, 1844.

Antoine-Joseph PERNETY

Dictionnaire mytho-hermétique, Paris, éd. Denoël, coll. Bibliotheca Hermetica, 1972.

Raymond ROUSSEL

Locus Solus, Paris, éd. Lemerre, 1914.

Michael SENDIVOGIUS

Musæum Hermeticum reformatum et amplificatum, Francfort, 1678.

SICILE, héraut d'Alphonse V, roi d'Aragon

Le Blason des couleurs, en armes, livrées et devises,
publié et annoté par Hippolyte Cocheris, Paris,
éd. Auguste Aubry, 1843.

Claude LABLATINIÈRE D'YGÉ

*Nouvelle Assemblée des Philosophes chymiques. Aperçus
sur le Grand-Œuvre des Alchimistes,* préface d'Eugène
Canseliet, Paris, éd. Dervy, 1954.

Sous la direction d'Alain MONTANDON et Marguerite GEOFFROY

*Marie Madeleine, figure mythique dans la littérature et
dans les arts,* Clermont-Ferrand, Presses universitaires
Blaise-Pascal, 1999.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

Robert Caron est l'auteur des photographies
illustrant ces pages, à l'exception du
polyptyque de Rogier van der Weyden (p. 67)
signé frlegros (Stocklib).

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	9
Le heurtoir	13
La grand'chambre des pauvres	15
La Vierge noire	21
Marie Madeleine	25
Sainte Marthe	29
Sainte Barbe	31
Sainte Catherine	33
Jeanne d'Arc	35
La Résurrection	39
Retable fermé	43
Nicolas Rolin	45
Guigone de Salins	47
L'étoile des Mages	51
Saint Sébastien	53
Saint Antoine	57
Le sanglier de saint Antoine	61
L'Annonciation	63
Retable ouvert	65
La Sainte Vierge	85
Saint Jean Baptiste	87
Les apôtres	89
La Quarte	93
La Quinte	95
Le vitrail de la chapelle	97
Conclusion	103
Bibliographie	105

Confié, pour l'impression,
à PRÉSENCE GRAPHIQUE, à Monts, en Touraine
et
façonné dans les ateliers
des ÉDITIONS DU LÉROT, à Tusson, en Charente

cet ouvrage

DEUM TĪMĒ

a été achevé
en septembre 2022

pour le compte
des
Éditions Les Trois \mathcal{R}



Révision
à l'enseigne de la Salamandre



Maquette et typographie
Yves Courselle

